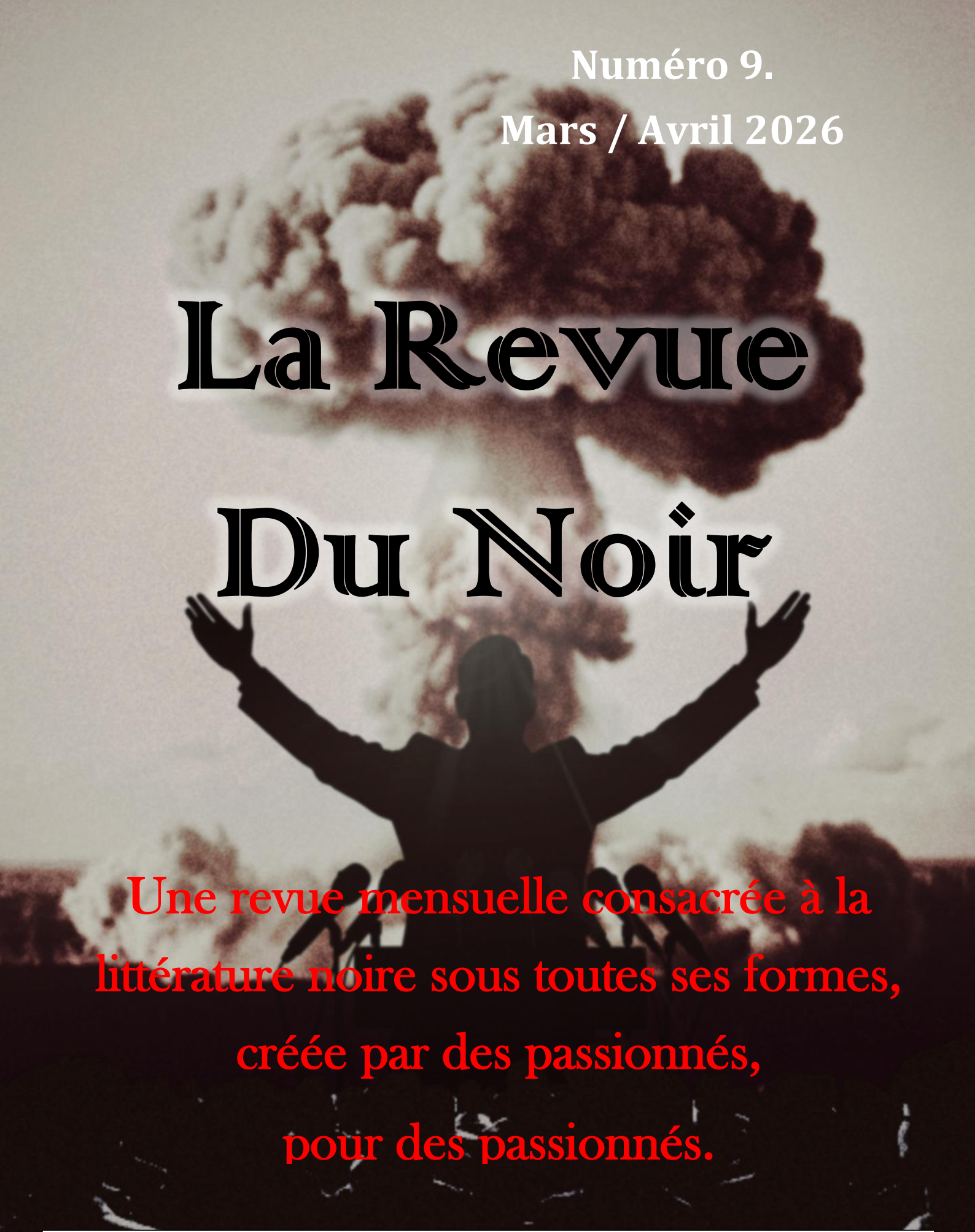
Numéro 9.
Mars / Avril 2026

La Revue Du Noir



Une revue mensuelle consacrée à la littérature noire sous toutes ses formes, créée par des passionnés, pour des passionnés.

Parrainée par Jacques Saussey

ÉDITO.

Par Charlène

Un an.

Voilà un an germait l'idée de parler de littérature noire autrement. De ces rêves est née La Revue Du Noir. Une belle épopée, de superbes rencontres et une volonté de continuer inlassablement de vous rassasier d'interviews et de chroniques.

En un an, nous avons progressé, nous nous sommes renouvelés, et nous espérons pouvoir continuer de vous proposer toujours mieux, grâce notamment à de nouveaux projets…

En attendant, nous vous confions ce neuvième numéro, brûlant d'actualité. Dans un monde où les plus forts et les plus riches se font couronner rois, il était indispensable d'aborder cette thématique via la littérature noire. À travers le regard de Mo Malø, la conquête du Groenland devient le centre du récit. L'administration Trump n'en est pas au bout de ses peines, puisque nous en avons profité pour vous proposer un choix thématisé autour des livres interdits aux USA. Ce climat de censure fait également écho à notre coup de projecteur autour de *La vague*, où la montée du fascisme est effrayante, et à la situation actuelle en Iran, via la proposition de livres sur le sujet. Enfin, ce sentiment de guerre mondiale fait écho au siècle dernier, quand la bombe atomique n'a pas été la meilleure des réponses.

Évidemment, en dehors de ce dossier, nous continuons de vous proposer du contenu varié, autour d'interviews et de conseils de lecture, grâce à nos passionnés qui s'investissent bénévolement chaque mois via des articles de qualité.

Bonne lecture à tous !

SOMMAIRE

Page 2 :
Édito

Page 3 :
Sommaire

Pages 4 à 5 :
L'auteur du mois : Mo Malø

Pages 6 à 9 :
L'interview avec Mo Malø

Page 10 à 13 :
On en parle

Page 14 à 20 :
Les coups de cœur des lecteurs

Page 21 à 23 :
L'entrevue avec Ingrid Desjours

Page 24 à 25 :
Coup de projecteur

Page 26 à 27 :
Les conseils lecture de Fanny

Page 28 à 31 :
Un thème, des livres… avec Mallo

Page 32 à 36 :
L'entrevue avec Julien Freu

Page 37 à 39 :
Les coups de cœur de Sophie

Page 40 :
Un jour, un fait divers

Page 41 à 42 :
Les conseils lecture de Chacha

Page 43 à 45 :
L'entrevue avec Charlotte Letourneur

Page 46 à 47 :
Choix thématisé

Page 48 à 49 :
Passion illustration

Page 50 à 51 :
Ivresse de lecture avec Nadia

Page 52 à 56 :
Garde à vue avec Clarence Pitz

Page 57 à 61 :
Tu bouquines, Aude bouquine

Page 62 à 66 :
Histoire d'y croire

Page 67 à 70 :
Musique et moi

Page 71 à 72 :
Passion SFFF

Page 73 :
Remerciements

L' AUTEUR DU MOIS

Par Charlène

- Mo Malø –

C'est sous le pseudonyme de Mo Malø que l'auteur Frédéric Mars se lance dans sa saga de Qaanaaq Adriensen en 2018. Précédemment auteur de guides pratiques sur la sexualité et la vie de couple, de romans érotiques et de thrillers, sous des pseudonymes différents, Mo Malø a plus d'une corde à son arc et sa singularité dans le monde de l'édition en fait un auteur remarquable.



© photo : Marc Bailly

Depuis 2018, il se consacre particulièrement aux publications sous le pseudonyme de Mo Malø, via sa série autour de son duo de flics qui évolue au Groenland. Il publiera ensuite des romans qui se déroulent en Bretagne, bourrés d'humour et d'enquêtes policières : *la Breizh Brigade.*

Son attrait pour le Groenland se traduira également par un périple sur les terres inuites, et la sortie de trois livres : *L'inuite, La mélancolie de l'ours polaire* et *Groenland, le pays qui n'était pas à vendre.*

- Sa bibliographie –

Romans :

- Saga Qaanaaq Adriensen :

- Qaanaaq
- Diskø
- Nuuk
- Summit

- Saga La Breizh Brigade

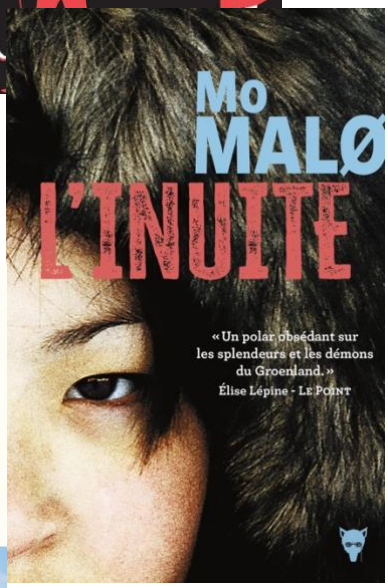
- Bienvenue chez les Corrigans
- Ni Français, ni Breton
- L'ombre de remparts
- La mariée d'équinoxe
- Surcouf et Coule
- La reine des Malouinières

- Autres :

- L'inuite
- Groenland, le pays qui n'était pas à vendre
- La mélancolie de l'ours polaire









L'INTERVIEW

Par Charlène, du blog : unbonlivrealire.wordpress.com



- Mo Malø -

« Groenland, le pays qui n'était pas à vendre »

Charlène : Bonjour Mo Malø et merci d'avoir accepté de répondre à ces quelques questions. Ton roman*, Groenland, le pays qui n'était pas à vendre, *édité chez La Martinière est disponible en librairie depuis octobre dernier. Peux-tu nous en parler un peu ?



Mo : Il s'agit d'un thriller dystopique. Il se situe en effet d'ici une dizaine d'années, et j'ai imaginé qu'à cette date le Groenland était (enfin !) devenu indépendant du Danemark. Mais à peine une année d'exercice du pouvoir s'est écoulée pour le nouveau premier ministre, qu'une pression impossible à négliger lui est mise pour qu'il vende son propre pays aux enchères (je laisse au lecteur le plaisir de découvrir de quelle nature est cette pression). Enfermé et menotté dans une cabane au bord d'un fjord désert, il doit procéder lui-même à la vente, à laquelle le monde entier, médusé, assiste sur les réseaux sociaux. Les quatre enchérisseurs qu'on lui a imposés sont : le Danemark, bien sûr, mais surtout la Russie, la Chine, et les États-Unis. Qui l'emportera ? Combien valent un pays et son peuple ? Ces questions, et bien d'autres, sont à l'œuvre dans ce bref récit sous tension extrême.

Charlène : Il me semble que tu as pu, toi-même, t'immerger dans cette fabuleuse culture groenlandaise à l'occasion d'un voyage, retracé dans* La Mélancolie de l'ours polaire*. Que retiens-tu de cet incroyable périple ?



Mo : Des milliards de choses ! Il m'est quasi impossible de résumer l'épiphanie ressentie durant ce voyage. Je peux dire néanmoins qu'à aucun autre moment de ma vie je n'ai ressenti de manière aussi vive le fait d'appartenir à un « tout », dont chaque forme de vivant vaut

exactement autant que les autres, moi compris. En a découlé un sentiment à la fois d'abandon et de plénitude d'une puissance folle. Je rêve de ressentir de nouveau cela, et j'envie ce peuple qui entretient une aussi parfaite communion avec son environnement.

Charlène : Pour en revenir à notre sujet initial, dans cet opus, le Groenland est mis en vente aux enchères. Quatre pays sont dans la boucle d'investissement. Leurs représentants assistent à la prise d'otage de la famille du Premier ministre du Groenland, mais cela ne leur enlève pas leur objectif : mettre la main sur ce pays de glace, quoi qu'il en coûte. Quelle vision de l'humanité as-tu voulu donner à travers ce scénario de vente aux enchères ?

Mo : C'est moins une vision de l'humanité dans son ensemble que j'ai voulu véhiculer, que souligner une opposition entre son versant expansionniste et à l'opposé son versant apaisé. Il n'y a pas plus différents que les Occidentaux et les Inuit dans leur manière d'appréhender le monde et l'usage qui leur est donné d'en faire. D'un côté le surplomb et l'exploitation à tout prix, de l'autre le respect et la réciprocité.

Charlène : Tu mentionnes : « Quatre hommes et pas une seule femme. La conquête, ce vice des mâles. ». Penses-tu vraiment que conquête et puissance sont avant tout une œuvre masculine ? Y verrais-tu un monde plus pacifique s'il était gouverné par plus de femmes ?

***Mo* :** Sans généraliser à outrance, oui je le crois. Peut-être tout simplement parce que lorsqu'on est amené biologiquement à porter la vie, on la préserve un peu plus. Après, bien sûr, il existe aussi des femmes de pouvoir. Mais l'exercice qu'elles en font, même dans le pire des cas (suivez mon regard), me semblera toujours moins brutal qu'entre les mains d'un homme aux ambitions ou aux idées similaires.

Charlène : Tu parles également de l'histoire du Groenland et notamment de son rapport avec le Danemark : « déplacements d'enfants « danifiés » de force, stérilisation à leur insu de plusieurs milliers de jeunes Groenlandaises sur plusieurs décennies, exploitation secrète de la cryolite, minerai rare, au seul profit de l'État danois. » Je suppose que tout ça s'est vraiment passé. Peux-tu nous parler de cette aversion que doit avoir le peuple groenlandais pour l'État danois ?

Mo : Aversion, je ne sais pas si j'emploierais le terme. J'ai pu constater que les Inuit étaient dans leur grande majorité un peuple très pacifique – raison pour laquelle ils ont subi des vagues de colonisation successives. On a pu encore le constater lors des manifestations très contenues qui ont eu lieu à Nuuk en janvier, après les déclarations belliqueuses de Donald Trump.

Je parlerais donc plutôt de lassitude. Cela fait désormais trois siècles que leur terre-mère, nuna, est occupée par les colons danois. Et ils aspirent plus que légitimement à reprendre les rênes de leur destin. Ou, a minima et dans l'immédiat, une réparation des nombreux outrages subis.

Charlène : Les Américains ne sont pas en liesse au fil de ton histoire, car tu dis « Mais il était vrai que l'expansionnisme territorial américain, toujours avide de repousser plus loin son ultime frontière, avait largement usé du roi dollar pour parvenir à ses fins. ». C'est malheureusement un sujet qui est encore criant d'actualité, puisque Trump a tout fait pour récupérer le Groenland il y a encore peu de temps. Tu cites d'ailleurs une de ses prises de paroles de mars 2025 avec « Nous aurons le Groenland, sûr à 100%. ». À quel moment pensais-tu approcher si près de la réalité avec ton roman ? Que penses-tu de la gouvernance de Trump et de son attirance ouvertement affichée pour le Groenland ?

Mo : Au moment où j'ai écrit ce texte, il y a un an, Trump avait en effet déjà clairement exprimé ses velléités d'annexion du Groenland. Mais, au-delà de son verbiage en mode girouette, qui annonce une chose un jour et son contraire le suivant, je m'en suis remis aux actes. Or, de l'avis des spécialistes interrogés depuis dix ans que je me penche sur ce pays, les États-Unis ont commencé à avancer leurs pions sur le terrain dès le premier mandat de Donald Trump. En 2019, l'ouverture du consulat américain à Nuuk a été à ce point de vue un mouvement décisif, bien plus qu'une action symbolique. De fait, quand Trump a semblé tout proche d'engager une action militaire au Groenland, et ce contre ses propres alliés de l'OTAN, je n'ai pas été surpris du tout. Ce n'était que le prolongement des jalons déjà posés, et aussi l'expression d'une volonté qui relève plus de la psychologie individuelle que de la raison d'État – je ne ferai pas long sur le sujet, mais aucun des arguments factuels avancés par son administration ne tient la rampe.

Charlène : Face à tout ça, comment vois-tu l'avenir du Groenland ?

Mo : À terme, dans l'indépendance. Cela me parait la seule issue viable, et la seule à laquelle l'immense majorité des Groenlandais aspire (environ 85% d'entre eux). Mais, avant cette échéance, le chemin sera sinueux et semé d'embuches, c'est évident. Et quand bien même le pays prendrait son indépendance, les enjeux autour de son territoire sont tels (géostratégiques, énergétiques, commerciaux, etc.), que ses futurs dirigeants n'auront d'autre choix que de nouer des alliances avec des puissances militaires crédibles. Espérons juste que, le moment venu, ce choix se portera plutôt sur l'UE que sur l'un des trois grands états prédateurs de notre époque.



Charlène : Dans* Groenland, le pays qui n'était pas à vendre*, on retrouve des personnages bien connus de ta saga sur Qaanaaq Adriensen. C'est l'occasion pour toi de nous parler de ton amour pour ces personnages si atypiques. D'où te viennent-ils ? Comment les as-tu construits ? Leur réserves-tu encore de belles surprises dans ton cinquième et dernier opus de la saga ?

Mo : Oui, je ne me voyais pas aborder un sujet aussi sensible sans y intégrer, même indirectement, mes personnages fétiches. Eux et moi formons une sorte de vieux couple, après presque une décennie de cohabitation romanesque. Et, sans trop en dire, je vais encore pas mal les secouer dans le tome 5 ! Mais j'espère aussi les conduire vers une forme d'accomplissement et de paix intérieure.

Charlène : D'ailleurs, Mo Malø, quelle est l'origine de ce pseudonyme de plume ? Comment l'as-tu choisi ? A-t-il une signification en kalaallisut (la langue officielle) ?

Mo : À l'origine, c'est un pur hommage à mes origines malouines (Saint-Malo), sans autre sens que celui-là. Puis mon éditrice a eu l'idée amusante de barrer le ø final… Et me voilà, bien malgré moi, dans la position de me justifier sur mes racines. En salon, par exemple, on s'étonne bien souvent que je « parle si bien français » ou que je n'ai pas le physique d'un colosse viking !

Charlène : Quelles seront tes prochaines actualités livresques ? Nous embarqueras-tu encore dans tes périples groenlandais ?

Mo : *Nuna*, le tome 5 de la série « Qaanaaq Adriensen », sortira en principe en septembre 2026. Et, comme tu le suggérais dans l'une de tes questions, il n'y en aura a priori pas de sixième. Au-delà… j'ignore encore moi-même si je reviendrai un jour sur les terres groenlandaises. Une chose est certaine : je suis attaché à vie à ce pays. Mais il faut parfois savoir aussi élargir son horizon au-delà des battements de son cœur….

Charlène : Encore merci à toi pour le temps passé sur cette interview. Je te laisse le mot de la fin.

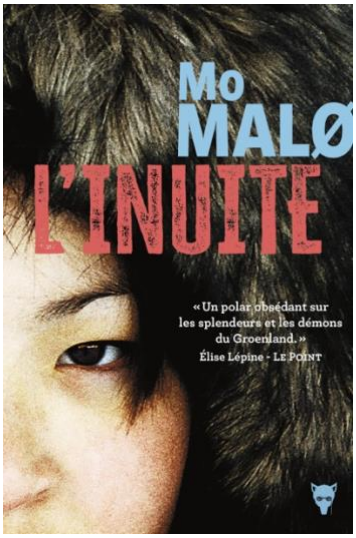
Mo : J'ai envie de mentionner le plus connu des proverbes groenlandais, déjà placé en exergue d'un de mes romans, mais qui me semble tout à fait approprié face aux « puissants » de ce monde : « seuls le temps et la glace sont maîtres ».

À bon entendeur…

ON EN PARLE…

Par les lecteurs

L'inuite, vu par Yvan



On peut faire du « Polar » qui a du sens, mener une enquête qui va au-delà des crimes à élucider, mettre en scène des enquêteurs qui ne servent pas à cacher le décor. **L'Inuite** de **Mo Malo** creuse un sujet très sensible, où l'investigation n'est de loin pas le plus important, même si elle est menée avec brio.

Une grande partie du roman met en avant une histoire véridique, une cicatrice qui n'est pas vraiment refermée. Le Groenland est un pays constitutif du royaume du Danemark. Il bénéficie d'un régime autonome, mais les liens restent bel et bien là. Avec Le Danemark qui traite son (lointain) voisin comme une colonie.

En 1950, la situation était bien différente, le gouvernement danois décide un jour d'arracher des enfants de leurs familles groenlandaises pour aller les « éduquer » sur le continent. Des situations similaires, on en a entendu parler aux quatre coins du monde, au Canada, aux USA, ou encore en France. (Dé)Former l'indigène, le façonner à son image, rejeter ses traditions…

À part

Mo Malo n'a pas de sang groenlandais dans les veines, mais se sent adopté de cœur. En quatre polars mettant en scène l'inspecteur Qaanaaq Adriensen, et aussi à travers son passionnant essai racontant un de ses voyages sur l'île (**La Mélancolie de l'ours polaire**), il s'est forgé une solide réputation de raconteur d'histoires du cru.

L'Inuite est à part. D'abord parce qu'il ne met pas en scène ses personnages récurrents, mais aussi parce qu'il s'empare d'un fait de société terrible. C'est bien la plongée dans cette affaire et les relations des deux pays qui représentent l'immense supplément d'âme de ce récit.

Dire que l'un des premiers romanciers à s'y pencher est français en dit long sur le peu d'intérêt des danois sur ce pan de leur Histoire.

L'âme du Groenland

Par ce biais, l'auteur nous emmène donc dans l'âme même du Groenland, nous faisant encore davantage côtoyer des contrées qui rendent l'existence difficile, toucher du doigt des manières de vivre qui font sens avec les éléments. L'immersion est encore plus profonde cette fois-ci tant le passé du pays et ses traditions sont ancrés dans cette histoire.

Vous y découvrirez par exemple la notion d'ateq, en lien avec l'identité même des personnes, une notion fascinante et qui fait réfléchir sur ces femmes et hommes du froid (mais aussi sur nous, par ricochet).

Cette virée en terres glaciales est passionnante, les personnages bien dessinés, les paysages à couper le souffle, l'ambiance prenante et tendue.

Qui ne viennent pas de nulle part

Car, pour ce qui est de la double enquête policière, l'auteur a l'intelligence de l'enraciner dans ce qui est l'essence du pays et de relations avec le Royaume. Avec des rebondissements qui ne sortent pas de nulle part, qui sont toujours liés aux caractéristiques de ce territoire et de sa population. Et il y a de quoi vous retourner le cerveau, croyez-moi.

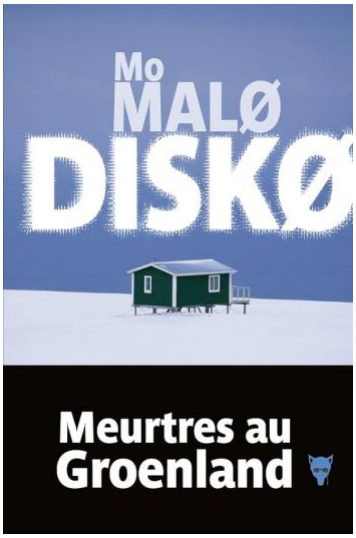
Vous avez tout intérêt à venir à la rencontre de **L'Inuite**, qui vous emmènera dans un récit dépaysant et humainement fort. **Mo Malo** a réussi à construire une histoire solide et particulièrement prenante. Et humainement touchante autour d'un scandale pour lequel le Danemark voudrait tourner (trop vite) la page.

Blog de Nadia : gruznamur.com

* * *

Diskø, vu par Charlène

Vous avez aimé « Qaanaaq » ? Vous allez adorer « Diskø » ! Moi qui ne me sentais pas forcément à l'aise avec les polars scandinaves, j'ai trouvé ici mon mentor ! Son style est bien plus rythmé et percutant que ce que je peux lire d'habitude, et je peux vous dire une chose : avec Mo Malø, nous avons du polar scandinave à la française ! Un énorme coup de cœur pour ce second opus !



L'histoire

Nous retrouvons Qaanaaq Adriensen quelques mois à peine après les derniers événements qui l'avaient envoyé à Nuuk, cette petite ville du Groenland qui souffrait alors à l'époque d'une épidémie de meurtres atroces. Il est désormais capitaine de la police de Nuuk, ses deux enfants sont venus le rejoindre et son amitié avec Apputiku est toujours plus solide.

Mais Qaanaaq va devoir faire face à la découverte d'un corps au cœur d'un glacier, dont l'hypothèse du suicide sera vite écartée. On a voulu faire souffrir la victime, la voir agoniser… Et en se lançant à corps perdu dans cette enquête, il ne s'attendait pas à tant de révélations sur lui-même et sur son passé, des révélations qui vont tout changer….

Rythme d'enfer !

J'avais adoré « Qaanaaq », avec cette ambiance très froide, très nature. Pourtant, il avait fallu à l'auteur le temps d'installer les personnages, le décor, les lieux et l'histoire. Avec « Diskø », on rentre plus rapidement dans le vif du sujet, et c'est très addictif ! L'histoire monte, monte, monte et ne s'essouffle jamais. Les révélations sont toujours plus nombreuses et intenses, ne nous laissant pas le temps de respirer, nous donnant juste envie de nous plonger de nouveau dans ces eaux gelées du cercle arctique.

J'ai adoré la façon dont l'histoire est menée, nous lâchant les indices au compte-goutte, nous laissant nous faire avoir en nous menant dans de fausses directions. On ne peut rien anticiper, rien savoir, tout nous est fourni par l'auteur en temps voulu, et on nage alors dans un océan de doute. Chaque nouvelle révélation nous entraîne dans un tumulte de questions, jusqu'à la prochaine.

L'ambiance froide est toujours présente, malgré la chaleur des amitiés naissantes. Les décors décrits sont magnifiques, envoûtants. On a l'impression d'y être, de voyager. À tel point que finir la lecture de ce roman c'est comme rentrer d'un road trip : la dépression qui suit quand nous rentrons chez nous, parce qu'on était si bien là-bas… J'ai aimé cette immersion dans le monde des glaciers, de l'écologie, et de la vie groenlandaise. Le tout rythmé par les découvertes qui s'enchaînent, comme dans les meilleurs polars français.

Inoubliable

Qaanaaq est un personnage attachant, tout comme Appu d'ailleurs. Leur amitié, née dans le premier tome, se conforte ici. On découvre également d'autres personnages secondaires mais importants tout de même, tels que Lotte, Mekke, ou

CR7. On connaît Qaanaaq, on sait ce qu'il a vécu enfant, on sait ce qu'il a subi et à quel point sa famille est importante pour lui. Mais ce que vous allez apprendre dans ce roman est absolument ahurissant ! L'annonce est incroyable, la chute est dure. Et pourtant, c'est encore une belle preuve du talent indéniable de cet auteur, qui nous manipule avec une facilité déconcertante. Et quel pied, mes amis, de voir qu'on peut être autant pris dans cette histoire et pourtant se faire berner si facilement ! Il nous entraîne dans un sillage de folie, ne nous laissant souffler que pour nous en redonner encore plus.

Ce que Qaanaaq va devoir affronter dans « Diskø » aurait été difficile, voire insurmontable pour beaucoup de monde. On aime sa force de caractère et sa façon de se donner à fond pour ceux qu'il aime. Et ceci couplé avec son grand cœur et son côté fonceur, crée pour le lecteur une sensation d'attachement inouï. On aime Qaanaaq, et croyez-moi, l'auteur lui en fait bien baver !

L'enquête dont il aura la charge sera semée d'embûches, lui donnant l'impression de ne faire que courir après le ou les tueurs, sans pour autant réussir à prendre de l'avance. Et encore une fois, il devra puiser dans toutes ses ressources pour réussir à se sortir de cet enfer, se battant pour deux, s'époumonant sur cette terre de glace qui cache encore bien des surprises.

En bref

Le premier tome était génial, ce second opus est magistral ! Un polar scandinave à la française, où ambiance et rythme ne font qu'un, vous laissant admirer un paysage grandiose entre deux découvertes déroutantes. Les personnages sont hyper attachants, et bien que Qaanaaq soit le personnage central, on apprécie beaucoup le peuple des inuits et leurs nombreuses qualités. Les révélations vont bon train et vous propulsent dans un courant qui emporte tout sur son passage, tel un ouragan. Le présent et le passé de Qaanaaq se mêlent de nouveau, vous promettant des découvertes toujours plus extraordinaires, vous laissant KO debout, le temps d'assimiler ce que vous venez de lire.

Un roman coup de cœur, sans équivoque possible. Il a réuni tout ce que j'attendais d'un livre en ce moment : l'ambiance électrisante, les décors sublimes, les personnages attachants et une enquête très rythmée. Mo Malø est une des plus belles découvertes que j'ai pu faire depuis mes quelques années de blogueuse, il m'épate chaque fois plus, et a su me réconcilier avec un genre de roman qui n'était pas du tout fait pour moi.

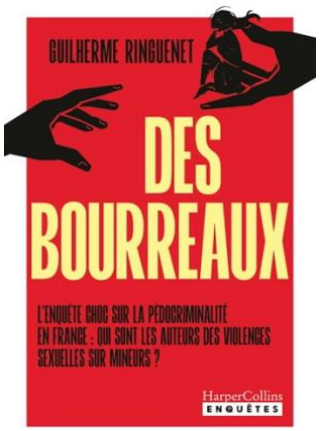
Un livre à retenir, à lire, à dévorer, et à savourer !

Blog de Charlène : unbonlivrealire.wordpress.com

LES COUPS DE CŒUR DES LECTEURS

« Des bourreaux » de Guilherme Ringuenet

Éditions Harper Collins - Parution le 25 Février 2026 - 300 pages



« Donner la parole aux victimes est un devoir, connaître les bourreaux une nécessité »

Loin des grands faits divers hypermédiatisés, ce livre nous plonge dans la réalité silencieuse de la pédocriminalité ordinaire. L'auteur mène une enquête de fond pour tenter de comprendre qui sont les auteurs de violences sexuelles sur mineurs et quels sont les mécanismes qui les poussent au passage à l'acte. Trois grands axes pour cette enquête tellement intéressante : comprendre, discerner et soigner. Ce livre croise les analyses de psychologues, de médecins et de juristes avec les témoignages troublants des victimes, mais aussi (et surtout) la parole des bourreaux eux-mêmes.

On aborde ici un sujet d'une noirceur absolue avec une immense justesse. Le véritable tour de force de l'auteur est de réussir à décortiquer ce fléau sans jamais tomber dans le voyeurisme ou le sensationnalisme. L'enquête est rigoureuse, presque clinique, mais laisse transparaître une grande humanité. En laissant la parole aux agresseurs, qui sont souvent d'anciennes victimes dans leur propre enfance, Guilherme Ringuenet offre une perspective dérangeante mais indispensable sur l'emprise, le déni et la nécessité d'un accompagnement thérapeutique pour prévenir la récidive. Le rythme, alternant entre données sociétales, faits judiciaires et entretiens bruts, rend la progression à la fois glaçante et captivante.

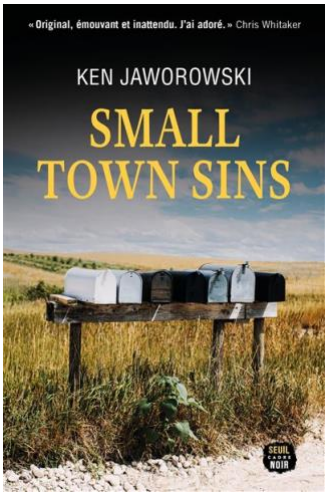
"Des bourreaux" est une lecture qui peut être éprouvante, mais d'utilité publique si l'on veut lire une enquête sur le sujet qui est réalisée avec du recul. C'est un documentaire qui a le courage de regarder l'inacceptable en face pour mieux le combattre. Un livre difficile, certes, mais absolument nécessaire pour comprendre ces ténèbres.

Par Nicolas (Instagram : @critiquedepoche)

* * *

« Small Town Sins » de Ken Jaworowski

Éditions Seuil - Parution le 3 Avril 2026 - 336 pages



Small Town Sins est un roman noir qui met en lumière des personnages démunis face aux horreurs du monde.

Un livre ancré dans notre triste réalité. À découvrir.

Nathan, pompier volontaire rêve d'une vie meilleure loin de son quotidien sombre et angoissant.

Callie,infirmière cherche un sens à son métier, elle qui affronte de plein fouet la misère sociale.

Andy, ancien toxicomane, vient de vivre une tragédie dont il est difficile de se relever. Arrivent une somme d'argent tombée du ciel, une jeune fille en fin de vie, et une vengeance contre le mal absolu, pour faire basculer la vie de nos trois protagonistes.

Un roman d'une grande humanité, saupoudré de fragilité, une recette imparable pour vous faire passer un bon moment de lecture. C'est dans la noirceur que nous trouvons la lumière. Et ce livre redonne la foi en l'être humain.

"Le plus beau, c'est que

Demain il y aura encore

D'autres choses à aimer. "

Small Town Sins de Ken Jaworowski est à découvrir aux éditions Seuil polar noir .

Par Gérald (Instagram : gerald.en.poche)

* * *

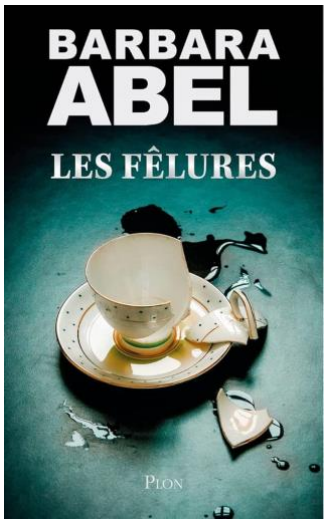
« Les fêlures » de Barbara Abel

Éditions Plon - Parution le 31 Mars 2022 - 420 pages

Qui est le véritable meurtrier d'un être qui se suicide ? Lui, sans doute. Et puis tous les autres, aussi.

Quand Roxane ouvre les yeux dans son lit d'hôpital, elle se souvient que les choses ne se sont pas passées comme prévu. Seule survivante d'un pacte suicidaire conclu avec Martin, son petit ami, elle est choquée d'apprendre la mort de celui-ci. Selon

elle, il ne devait pas partir. Leur mise en scène ne devait pas aboutir. Il était juste question de justifier le départ de Martin de son poste dans l'entreprise familiale.



Quand Roxane explique leur geste à sa sœur Garance, celle-ci ne parvient pas à comprendre. Comment adhérer à cette terrible décision ? Roxane a beau lui répéter qu'elle n'y est pour rien, qu'elle n'a pas tué Martin, le doute va s'installer dans l'esprit de Garance et du lecteur. Ce suicide, en partie raté, ne serait-il pas en réalité un meurtre parfait ? Que savons-nous réellement de ce qui se passe au sein d'un couple ? Au sein d'une famille ? Que savons-nous des fêlures de chacun ?

Dans ce thriller psychologique, le moindre doute se transforme en soupçon. Barbara Abel joue avec brio sur la lenteur de la révélation et sur la fragilité intérieure, ces fêlures que ce roman fait affleurer.

Par Géraldine Grunberg

* * *

« Toute l'infortune du monde » de Thomas Bronnec

Éditions Gallimard - Parution le 12 Mars 2026 - 429 pages



Un monument et je pèse mes mots ! Pour pasticher une célèbre chanson de Georges Brassens, tout est bon dans ce livre, il n'y a rien à jeter. J'ai rarement lu un ouvrage aussi passionnant et aussi… flippant ! Alors bien sûr, il ne plaira pas à tout le monde, car profondément politique, mais dans le très bon sens du terme.

Toute l'action est concentrée sur quelques jours, quasi exclusivement à Paris, et quasi exclusivement dans les hautes sphères du Pouvoir. La capitale commence à être la cible d'attaques par drones en plein jour, et le nombre des victimes va grandissant. Dans le même temps, un homme d'affaires français, le quelconque Denis Descard, est enfermé dans les geôles "poutiniennes", mais pourquoi ? Et pourquoi ces attaques aveugles, meurtrières ? La présidente française Émilie Cornelly pencherait bien pour la Russie, mais n'est-ce pas trop simple ? Surtout avec son projet de création de défense commune avec l'Allemagne et la Pologne, qui déplaît profondément aussi à un certain Patterson, sosie hallucinant d'un certain Donald que nous ne connaissons que trop bien ?

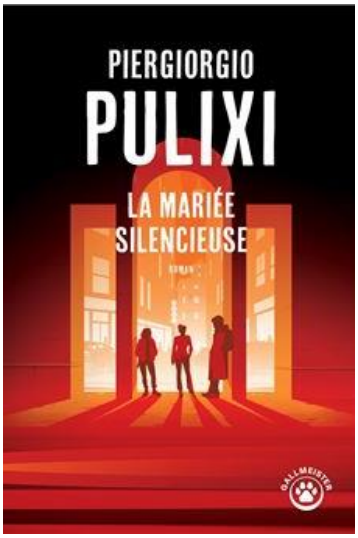
N'ayons pas peur des mots, c'est un livre inouï, qui vous éclaire davantage sur le triste état de notre monde, et les ressorts, les arcanes du Pouvoir. Les éminences grises défilent, et vraiment pas à leur avantage, tel ce conseiller spécial inopérant, comme dans le théâtre d'ombres cher à Platon dans la caverne. Bravo Mr Bronnec, vous êtes définitivement à classer parmi les grands auteurs.

Par Jean-Michel, dit Polarmaniaque

* * *

« La mariée silencieuse » de Piergiorgio Pulixi

Éditions Gallmeister - Parution le 8 Avril 2026 - 442 pages



Six tomes des enquêtes d'Eva, Mara et Vito Strega. Six fois le même vertige. Et à chaque fois, l'impression que ***Piergiorgio Pulixi*** *vient de signer son meilleur roman.*

Ceux qui me suivent savent que **P. Pulixi** est bien plus qu'un auteur sur ce blog — c'est une histoire d'amour qui dure depuis *L'île des âmes*. Une révélation, un choc, une fidélité absolue. Alors j'ai ouvert *La Mariée Silencieuse* avec une immense fébrilité, persuadée d'en prendre plein le cœur !

Un prologue. Deux pages. C'est tout ce qu'il faut à **P. Pulixi** pour vous attraper et ne plus vous lâcher.

Milan. Une robe de mariée. Un père brisé.

Maria Donata a été retrouvée assassinée, vêtue d'une robe de mariée qui n'était pas la sienne. Huit mois ont passé. L'enquête piétine. L'affaire va être classée. Et pendant ces huit mois, Italo, son père, vieil homme venu de Sardaigne, s'est installé à Milan pour élever Pippo, quatre ans, le petit-fils qu'il ne connaissait presque pas. Il attend. Il résiste. Il refuse d'abandonner. Personne ne l'a jamais vraiment écouté — jusqu'à Bepi Pavan, profondément touché par cet homme d'une dignité absolue. C'est lui qui va convaincre Vito Strega de rouvrir le dossier. Et pendant ce temps, Milan brûle. Les violences contre les femmes se multiplient, les forces de l'ordre sont débordées. Strega et son équipe sont convaincus que la mort de Maria Donata n'est pas isolée — qu'elle est le fil qui mène à quelque chose de bien plus sombre et de bien plus vaste.

Italo et Pippo, le cœur battant du roman

Italo Seu est une des figures les plus émouvantes que j'aie rencontrées dans un roman noir depuis longtemps.

Ce vieil homme simple, digne, taiseux. Ce père sarde qui a quitté ses vignes et ses silences pour une ville qui lui est étrangère. Il ne réclame pas la vengeance, il veut la vérité, juste la vérité, pour pouvoir la raconter un jour à Pippo. Pour que son petit-fils sache qui était sa mère.

Certaines scènes entre Italo et Pippo sont d'une justesse et d'une puissance rare. On ralentit. On retient son souffle, la gorge serrée. On encaisse. **P. Pulixi** ne force jamais l'émotion. Il la laisse monter, tout simplement. L'auteur sonde les âmes comme personne. Et avec Italo, il touche quelque chose d'universel et d'intime à la fois.

Les personnages, plus que jamais au centre

C'est là que **P. Pulixi** frappe le plus fort. Dans ce sixième tome, les personnages ne sont plus seulement des enquêteurs — ils sont le récit lui-même. Leurs failles, leurs fantômes, leurs silences portent l'histoire autant que l'enquête.

Quel immense bonheur de les retrouver ! Eva, Bepi, Clara. Au fil des enquêtes, ils sont devenus des proches. Leurs failles, leurs silences, leur humour salvateur, leurs fantômes nous sont familiers. Et **P. Pulixi** les creuse encore davantage, les met à nu avec une tendresse et une précision qui forcent l'admiration.

Vito Strega revient d'une opération humanitaire en mer, les voix dans sa tête plus intenses que jamais, traversant une crise profonde. Eva porte toujours le deuil de sa fille. Bepi se bat avec ses propres démons et son humour irrésistible continue d'alléger les moments les plus sombres. Et Mara ? Elle est restée en Sardaigne, toujours fâchée contre Vito après leur dernier conflit mais elle enquête de là-bas sur le passé de Maria Donata, et sa présence se fait sentir à chaque page.

On pensait bien les connaître, on s'y attache encore plus.

Une enquête tenue d'une main de maître

L'intrigue est passionnante à suivre de bout en bout. **P. Pulixi** maîtrise comme un véritable orfèvre le juste équilibre entre rebondissements, réflexion et émotion. On avance dans l'enquête avec l'adrénaline du thriller, mais sans jamais perdre cette profondeur humaine qui est sa marque de fabrique. La tension est savamment distillée, le suspense tenu jusqu'aux dernières pages et le final vous laisse sans voix.

Un polar qui ose parler du monde tel qu'il est

La Mariée Silencieuse ne détourne pas les yeux. Il regarde en face la haine des femmes, les féminicides, cette violence sourde et quotidienne qui ravage nos sociétés. L'auteur ne juge pas, non, il montre. Avec une précision chirurgicale et une humanité constante.

La robe de mariée portée par Maria Donata n'est pas un détail, c'est un symbole féroce. C'est une mise en scène. Une humiliation. Une façon de punir. Froid. Lucide. Implacable.
Mais jamais **P. Pulixi** ne sombre dans le discours. Il est romancier, avant tout.

La Mariée Silencieuse est une réussite absolue. Profondeur, sensibilité, émotion, analyse sociétale, enquête haletante — tout y est. Un roman qui serre le cœur autant qu'il tient en haleine.

Précision pour ceux qui se posent la question. Oui, il peut se lire seul car l'enquête est indépendante.
Mais ce serait passer à côté de l'essentiel. C'est en suivant l'équipe de Vito Strega depuis le début, en vivant avec eux chaque affaire, chaque blessure, chaque évolution, qu'on mesure toute la puissance et le poids de cette fabuleuse série. Commencez par L'île des âmes *Et laissez-vous happer.*

Piergiorgio Pulixi confirme une fois encore qu'il est un maître du polar italien.

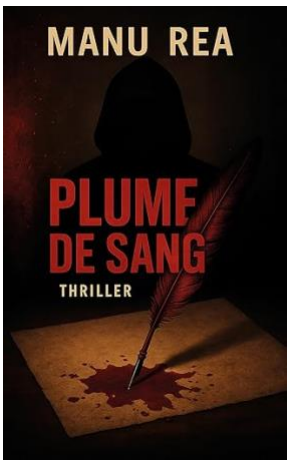
Six tomes. Et il continue de viser juste — en plein cœur.

Par Nadia (blog : livressedunoir.be)

* * *

« Plume de sang » de Manu Rea

Auto-édition - Parution le 1er Décembre 2025 - 450 pages



Punaise, l'auteur a l'art et la manière de nous balader jusqu'au bout !

Au fil de la lecture il divulgue des infos, mais juste ce qu'il faut pour nous inviter à tourner les pages, dans un rythme effréné. C'est au compte-gouttes, mais sans excès, avec de nombreux rebondissements.

Encore un thriller terminé en apnée, littéralement choquée par ce final de malade !!! C'est magistral ! Nous sommes dans une intrigue vertigineuse, où le suspense est intense, psychologique.

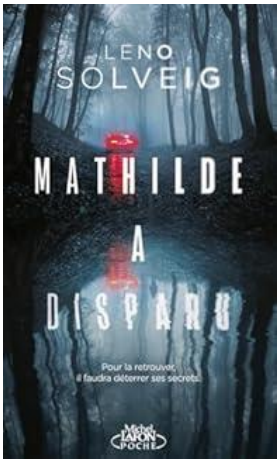
Et puis je me suis fait la réflexion que les mots avaient vraiment un énorme pouvoir. La langue tue !!! Si vous le commencez, attendez-vous à ne pas pouvoir le lâcher ! Pour un premier livre, c'est une très belle réussite. Merci à l'auteur pour sa confiance. Et c'est encore un auto-édité !!! Quand je dis qu'il y a de véritables pépites à découvrir...

Par Annie (du blog : lesplumesnoiresdannielecture.wordpress.com)

* * *

« Mathilde a disparu » de Leno Solveig

Éditions Michel Lafon Poche - Parution le 19 Mars 2026 - 329 pages



Petit coup de cœur pour ce roman qui m'a totalement embarquée.

L'histoire nous entraîne dans une enquête prenante autour de la disparition de Mathilde, une jeune femme de 27 ans, dont la voiture est retrouvée abandonnée et tachée de sang.

J'ai beaucoup aimé la construction du roman. La parole est donnée à plusieurs personnages qui ont rencontré Mathilde, et leurs témoignages permettent de découvrir peu à peu les différents visages de la jeune femme pour nous aider à comprendre qui est Mathilde et ce qui a pu lui arriver.

La tension monte au fil des pages, les indices s'accumulent, les hypothèses se multiplient, et le dénouement est totalement inattendu.

Un livre prenant et intense sur l'emprise et ses dégâts, qui tient en haleine jusqu'à la dernière page.

Par Alice (du compte Instagram : @alice_dessine_moi_mes_reves)

* * *

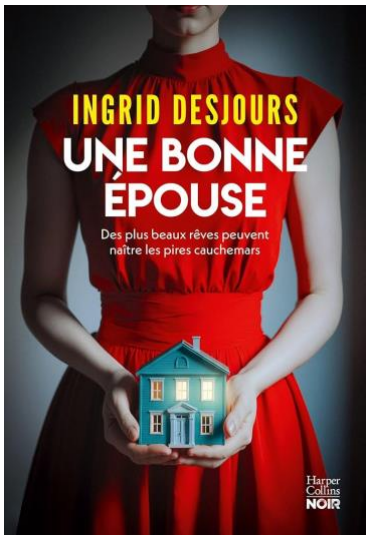
L' ENTREVUE

Par Charlène, du blog : unbonlivrealire.wordpress.com



- « Une bonne épouse » d'Ingrid Desjours -

Charlène : Bonjour Ingrid et merci d'avoir accepté de répondre à ces quelques questions. Ton dernier roman, Une bonne épouse, édité chez Harper Collins Noir est disponible en librairie depuis le 11 mars dernier. Peux-tu nous en parler un peu ?



Ingrid : Bonjour Charlène et merci à toi de m'avoir proposé cet entretien ! Une bonne épouse est un thriller que j'ai voulu tendu, romanesque, mais aussi profondément ancré dans son époque. Je crois beaucoup à la force du genre pour raconter le réel autrement, pour interroger la société, ses dérives, ce que l'on préfère parfois ne pas voir. Le thriller est un formidable outil de compréhension et de réflexion, précisément parce qu'il passe par l'émotion, par l'intrigue, par l'incarnation.

Charlène : Le lecteur découvre à travers les yeux d'Alice ce que pourrait être une vie de Tradwife. Mais c'est un concept qui déplaît clairement à ton héroïne, et elle nous le fait comprendre. Dans la définition que tu donnes de la Tradwife au début de ton roman, « femme qui revendique, met en scène et promeut un modèle de féminité fondé sur les rôles genrés traditionnels, la soumission volontaire à son mari et l'idéalisation de la domesticité », tu nous parles de soumission, ce qui rejoint les propos de « docilité » qui dérangent Alice. Penses-tu qu'il faille être sous une quelconque emprise (psychique, physique ou médicamenteuse) pour accepter de nos jours, avec les revendications mondiales des droits des femmes, d'être aussi dévouée à quelqu'un d'autre ?

Ingrid : C'est une question très intéressante, parce qu'elle incite justement à la nuance. Je crois qu'il faut d'abord distinguer le dévouement de la soumission. Le dévouement, c'est le fait de se consacrer à quelqu'un ou à quelque chose ; la soumission, c'est accepter une position d'infériorité ou de dépendance. Ce n'est donc pas la même chose, et je me garde bien de faire l'amalgame entre choix de vie

et emprise. Dans mon roman, je ne critique d'ailleurs jamais des choix librement consentis.
Ce qui trouble Alice, dans Une bonne épouse, ce sont plutôt des signaux faibles qui, pris séparément, pourraient paraître anodins, mais qui, mis bout à bout, lui font deviner que le lieu qu'elle découvre n'a rien du paradis qu'on lui présente.

Charlène : Tu évoques également les violences faites aux femmes. Physiques ou verbales d'ailleurs. Mais surtout celles qu'on voit et sur lesquelles on fait le choix de fermer encore bien trop souvent les yeux. Le but était-il de faire avoir une prise de conscience à ton lectorat ?

Ingrid : J'aime interroger les apparences et me méfier de ce qui semble trop parfait. Ce sont souvent ces univers-là qui m'intéressent le plus, justement parce qu'ils peuvent abriter l'inverse de ce qu'ils donnent à voir. Or beaucoup de violences domestiques passent inaperçues pour cette raison : elles se déroulent derrière des façades charmantes, dans des cadres que l'on croit rassurants. C'est cette contradiction que j'avais envie de faire émerger dans le roman. Et si cela peut amener les lecteurs à regarder autrement ce qui paraît trop beau pour être tout à fait vrai, alors oui, j'aurai gagné mon pari.

Charlène : Alice, Lou, Ève, Rebecca sont parmi les héroïnes de ton roman. Il renvoie une tendance féministe, et qui dit féminisme dit aussi masculinisme. L'émergence de cette mentalité a de quoi inquiéter. Pour autant, penses-tu que la société pourrait régresser au point que ton roman devienne un sujet d'actualité, voire une réalité ?

Ingrid : Je laisserais volontiers Simone de Beauvoir répondre à ma place : les droits des femmes sont bien plus fragiles qu'on l'imagine. C'est sans doute ce qui me trouble le plus aujourd'hui. On aimerait penser qu'un roman comme celui-ci relève de la pure fiction, mais il s'inscrit justement dans un moment où certains discours masculinistes réhabilitent ouvertement la domination, la violence à l'égard des femmes, leur négation. La littérature ne prédit pas l'avenir avec certitude, mais elle peut saisir ce qui, dans le présent, devrait déjà nous alerter.

Charlène : D'ailleurs, comment as-tu construit ton livre ? Avais-tu un plan précis ? Une volonté d'aborder certains sujets ? Ou au contraire, est-ce que tout t'est venu au fil de l'écriture ? Certains personnages ou moments étaient-ils imprévus et sont-ils venus se greffer selon les découvertes que tu faisais ?

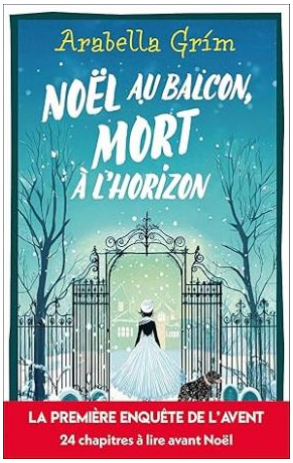
Ingrid : Je fais plutôt partie des auteurs architectes. J'ai besoin, avant d'écrire, de construire un vrai socle : la structure, le plan, les personnages, les enjeux, toute la dynamique du récit. La thématique elle aussi est travaillée en amont, parce que je fais beaucoup de recherches pour essayer d'être le plus juste possible. Mais je n'ai

pas envie non plus d'écrire sous cloche. Une fois les bases posées, je laisse toujours une place à l'inattendu. Et ce sont souvent les personnages qui viennent déplacer légèrement la trajectoire que j'avais imaginée.

Charlène : Quelles ont été tes inspirations ? Des documentaires ? Les réseaux sociaux justement ? Des faits divers ?

Ingrid : Oui, les réseaux sociaux ont été une source d'inspiration majeure, justement parce qu'ils sont au cœur de cette mise en scène des vies et des rôles. J'ai observé de près les contenus de tradwives, mais aussi certains discours masculinistes qui les entourent ou les récupèrent. J'ai lu également des témoignages d'anciennes tradwives, qui m'ont beaucoup aidée à saisir l'envers du décor. Et l'article du Times sur Ballerina Farm m'a particulièrement marquée, parce qu'il montre très bien ce qui m'intéressait dans ce sujet : l'écart entre une image séduisante, presque fascinante, et une réalité souvent bien plus trouble.

Charlène : Quelles sont tes prochaines actualités ? Ton prochain roman est-il déjà en cours d'écriture ? Et si oui, est-ce un nouveau retour dans le monde du thriller ?



Ingrid : Je vais d'abord m'accorder une petite parenthèse plus légère en retrouvant l'univers de mon cosy mystery Les Détectives de l'allée 13, chez Charleston, que je publie sous le nom d'Arabella Grím. Mais le thriller n'est jamais bien loin : je travaille déjà sur les fondations du prochain, qui sortira l'année prochaine. Et je peux te dire que j'ai hâte !



© photo : Patrice Normand

Charlène : Encore merci à toi pour le temps passé sur cette interview. Je te laisse le mot de la fin.

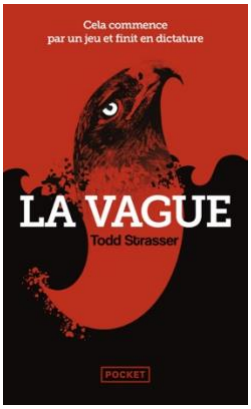
Ingrid : Merci à toi pour cet entretien. Tes questions étaient justes, sensibles, et donnaient vraiment matière à répondre. C'est toujours précieux de pouvoir parler d'un roman au-delà de l'intrigue, à travers ce qu'il remue et ce qu'il interroge.

COUP DE PROJECTEUR

Par Nicolas, du compte Instagram : @critiquedepoche

- La vague -

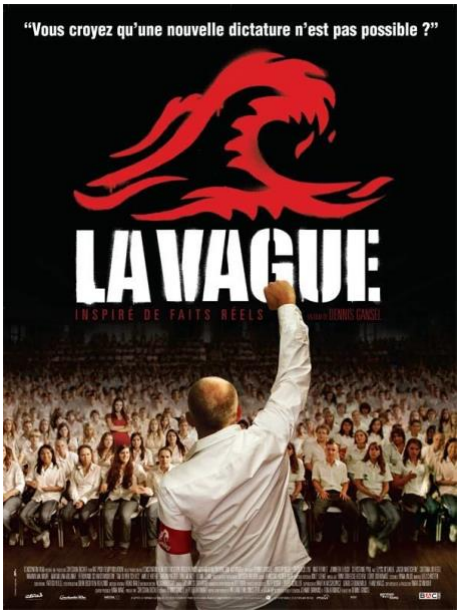
Le roman, de Todd Strasser



Paru en 1981 et inspiré de l'expérience glaçante menée par le professeur d'histoire Ron Jones en 1967, l'intrigue nous plonge au cœur du lycée Gordon, en Californie. Confronté à l'incrédulité de ses élèves face à la passivité du peuple allemand sous le Troisième Reich, le professeur Ben Ross décide de lancer un jeu de rôle grandeur nature. Il instaure un mouvement, "La Vague", basé sur une discipline stricte et un fort esprit de corps. Ce qui ne devait être qu'une simple leçon pratique dérape à une vitesse fulgurante en un véritable fascisme lycéen.

L'histoire est d'une efficacité redoutable. La plume de Todd Strasser se veut délibérément neutre, sans fioritures, ce qui renforce l'aspect terrifiant de cette démonstration. On assiste, impuissant, à l'embrigadement mécanique de la classe jour après jour. Le traitement des personnages est tout aussi pertinent, illustrant les diverses réactions humaines face à la tyrannie de la pensée unique, du marginal Robert Billings qui trouve soudainement prestige et protection dans l'uniformité du groupe, à Laurie Saunders, l'une des rares voix lucides à tenter de briser l'hypnose collective.

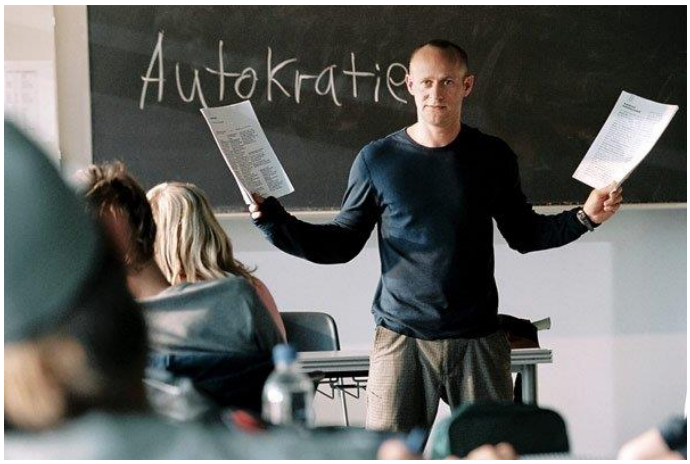
L'adaptation



Le réalisateur allemand Dennis Gansel relève le défi de l'adaptation en 2008. Il fait le choix de transposer du quasi huis clos scolaire des années 60 dans l'Allemagne contemporaine, donnant au questionnement central "Une dictature peut-elle renaître aujourd'hui ?" une résonance historique et politique vertigineuse.

Le film délaisse la froideur clinique du livre pour une approche plus nerveuse et viscérale. La caméra capte l'énergie galvanisante du groupe de lycéens, la

séduction de l'appartenance, rendant le spectateur presque complice de l'euphorie initiale avant l'effroi. Le casting est, là encore, déterminant : Jürgen Vogel incarne un professeur Wenger charismatique, humain et dépassé par son propre ego. Contrairement au roman qui conserve une dimension purement pédagogique, l'adaptation cinématographique s'autorise une escalade dramatique beaucoup plus violente, assumant une montée en puissance qui prend aux tripes.



Avis personnel

Les deux œuvres sont de bonne qualité et utiles concernant la fragilité du libre arbitre, les dangers d'un retour d'une autocratie ou de tout régime totalitaire.

Le roman est une dissection psychologique implacable, un livre coup de poing qui s'infiltre dans notre rationalité pour nous prouver que personne n'est vraiment immunisé.

Le résultat à l'écran est tout aussi marquant, précisément grâce à son refus du compromis et à la montée en puissance de sa tension. La réalisation respecte l'avertissement de l'auteur tout en nous offrant un film brut et électrique, qui nous laisse le souffle coupé.

Un choc intellectuel accessible d'un côté, un message retransmis fidèlement avec plus de rythme de l'autre, avec juste une fin qui se veut plus "cinéma". Deux supports différents pour nous rappeler cruellement que l'Histoire n'est jamais à l'abri d'un bégaiement si on oublie notre passé.



LES CONSEILS LECTURE DE FANNY

Par Fanny H. du blog : leblogdefannyh.com

- « L'autre moi » de Franck Thilliez –



Une mémoire qui s'oublie, la confiance qui se trahit, comment faire face aux autres et à son propre reflet quand tout est si noir ?

L'autre moi est la preuve que nul autre n'est prêt à prendre la place de Franck Thilliez, qu'il n'existe pas d'autre lui.

Éditions Fleuve Noir – Parution en Avril 2026

* * *

- « Le nageur d'Auschwitz » de Renaud Leblond –



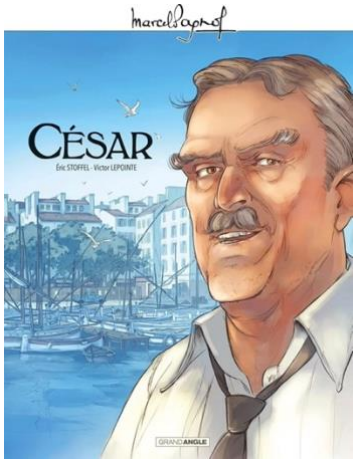
L'envers de la médaille a un goût de défaite pour tous ces incroyables sportifs qui, cependant, se battront jusqu'au bout au péril de leur vie.

Le nageur d'Auschwitz nous rappelle que le mot Honte s'écrit avec un grand H, comme Humanité.

Éditions J'ai Lu – Parution en Janvier 2024

* * *

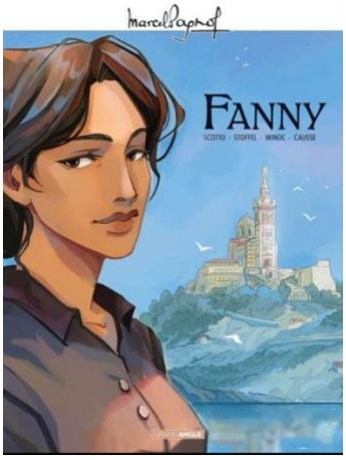
- « César » d'après l'œuvre de Marcel Pagnol -



Dans cette trilogie, les couleurs sont douces comme la lumière de la Méditerranée. Elles nous entrainent dans le rythme de la vie des personnages, à travers les rires et les pleurs, pour un final où la beauté des dessins se passerait aisément de dialogues.

Éditions Grand angle– Parution en Mai 2024

- « Fanny » d'après l'œuvre de Marcel Pagnol -



Norine est en colère. Sa fille, Fanny, se retrouve abandonnée par Marius. Elle est donc seule, et enceinte. César, de son côté, désespère également d'avoir des nouvelles de son fils.
Cette bande dessinée est tout simplement une adaptation magnifique de ce chef d'œuvre de la littérature française.

Éditions Grand Angle– Parution en Mars 2024

- « L'honorable partie de campagne » d'après le roman de Thomas Raucat -



C'est l'exposition universelle à Tokyo en 1922, et la foule est nombreuse. Venu de Suisse, monsieur Raucat tombe sous le charme d'une musume.

Une histoire dans la plus pure des traditions japonaises de l'époque, sublimée par des couleurs choisies à la perfection.

Éditions Sarbacane– Parution en Février 2024

UN THÈME, DES LIVRES...

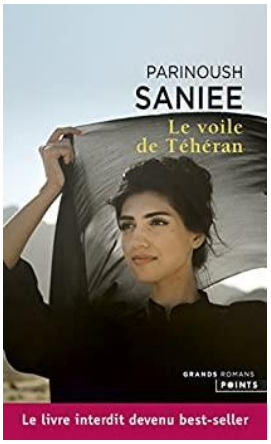
Par Mallorie du compte Instagram : @mallo_books

- L'Iran -

Se plonger aujourd'hui dans des romans sur l'Iran permet, en se penchant sur son histoire, de porter un regard plus aiguisé sur l'actualité et les enjeux à l'œuvre. C'est aussi un moyen de découvrir la richesse d'une culture souvent méconnue. À travers ces récits, on accède à des expériences humaines profondes.

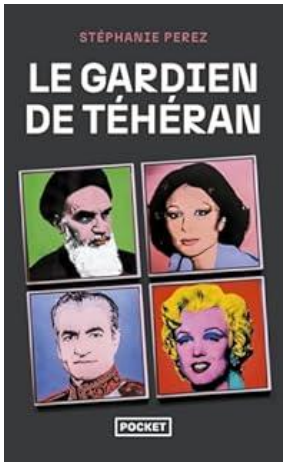
Romans

- **Le voile de Téhéran**, Parinoush Saniee, Points 2016, Robert Laffont 2015



A travers la vie d'une femme, c'est l'histoire de l'Iran qui est traversée des années 60 aux années 90. C'est la société iranienne qui est dévoilée, la condition des femmes, le poids des traditions et de la religion, le fonctionnement de la famille.
Une lecture qui m'a captivée, je n'ai pas vu les pages défiler. J'ai été happée par le destin de Massoumeh, une femme digne et courageuse et très intéressée par le contexte politique et sociétal.
Ce roman est sorti en 2003 et a été censuré en Iran. Il a été traduit en France en 2015.

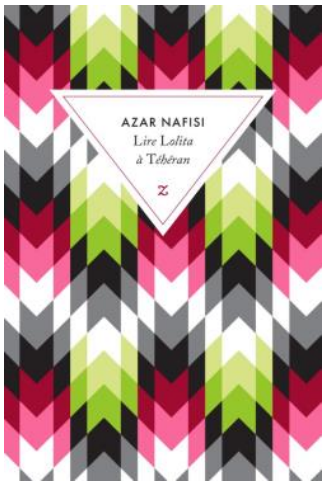
- **Le gardien de Téhéran**, Stéphanie Perez, Pocket 2024, Plon 2023



1977, le Chah mène une politique d'ouverture à l'ouest et de modernisation. Il est à la tête d'un régime dispendieux et en même temps la répression fait rage et la police politique surveille, arrête et torture.
La reine, passionnée d'arts veut donner accès à la peinture occidentale aux iraniens et porte le projet d'un musée d'art moderne à Téhéran. Pour se faire, elle constitue une équipe et achète des tableaux partout dans le monde.

Quelques semaines avant l'ouverture Cyrus est embauché en tant que coursier. Il va découvrir l'art et les émotions qu'il crée. Il voit aussi dans son entourage monter la grogne, le terreau de la révolution se fertiliser, la gronde s'intensifier. Le peuple iranien ivre de liberté est à l'écoute de la voix de Khomeiny qui lui parle depuis l'étranger.
Cyrus devient le témoin de cet Iran à la croisée des chemins et se retrouve tiraillé entre les deux camps. Il sera le témoin du passage d'une révolution populaire à la révolution islamique.
À la bascule du régime et de longues années après, il assumera la mission de protéger les œuvres de l'incroyable collection de Téhéran.
Basés sur des faits réels, un roman passionnant et très bien documenté sur l'Iran et la révolution islamique de 1979. Un récit qui mêle politique, société et arts. Un roman qui raconte également l'histoire incroyable de ce gardien, jeune homme qui aura sauvé de l'obscurantisme des toiles de peintres majeurs et qui aura été sauvé lui-même de périodes sombres par sa découverte des arts.

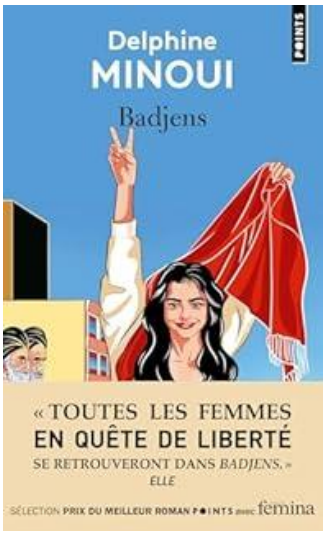
- **Lire Lolita à Téhéran**, Azar Nafisi, Zulma poche 2026, Zulma 2024



Un livre document revenant sur le groupe de femmes animé par l'autrice à Téhéran au milieu des années 90 mais aussi et surtout un document qui décrypte un contexte, un régime, la condition des femmes iraniennes en repartant de la Révolution de 1979 et de la guerre Iran/Irak.
Il est particulièrement intéressant de vivre la Révolution et l'après-révolution au sein d'une université, au milieu d'une jeunesse érudite et à travers le regard d'une professeure iranienne, qui a fait le choix de revenir vivre dans son pays, après plusieurs années aux USA.
Le texte va, à travers le décryptage d'œuvres, mettre en rapport la littérature et la vie quotidienne à Téhéran. Les livres servant de points d'appui ont été sélectionnés pour « la foi de leur auteur dans le pouvoir critique et presque magique de la littérature."
Instructif sur un pays, sur un régime, sur ce qui fait le totalitarisme et l'obscurantisme, sur une époque. Une lecture qui fait aussi réfléchir à des

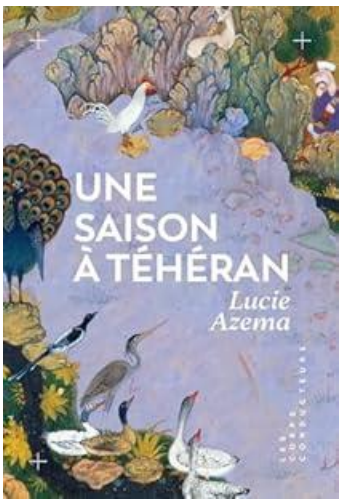
évènements actuels en Iran et ailleurs. Un livre politique, humain, social, littéraire. Un texte riche qui pousse à s'interroger sur le passé mais aussi sur le présent.

- **Badjens**, Delphine Minoui, Points 2025, Seuil 2024



Un roman qui à travers le regard d'une jeune fille de 16 ans revient sur les événements de 2022, la mort de Masha Amini pour un voile mal mis. Un roman qui va se plonger dans le passé pour comprendre pourquoi Badjens s'engage, et à travers son histoire, pourquoi la jeunesse s'est embrasée. C'est un roman qui illustre ce qu'est être une femme en Iran, ce qu'est être une adolescente en Iran … Comment se construire quand on est effacée ? Pour bâtir son roman, l'autrice est partie de la photo qui a traversé le monde, d'une jeune fille montée sur une benne à ordures et qui brûle son voile.

Et pour une autre image de l'Iran, un récit paru en mars 2026 : Une saison à Téhéran, Lucie Azéma, Les corps conducteurs



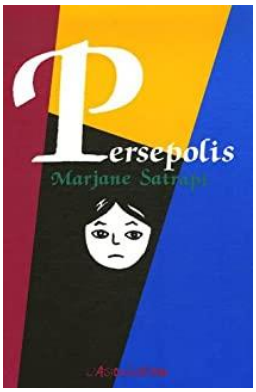
Un texte paru deux semaines avant le déclenchement des événements actuels. Un texte écrit en 2025 par Lucie Azema qui s'est très longtemps refusée à écrire sur l'Iran. L'autrice revient sur ses années de vie à Téhéran, avant 2022. « C'est une histoire qui a commencé il y a exactement dix ans. Un coup de foudre, une collision avec un territoire qui a constitué un véritable événement dans mon existence. Après cette rencontre, je suis retournée plusieurs fois en Iran, puis j'y ai vécu, travaillé, aimé, souffert. L'Iran vit en moi comme une histoire d'amour tardive à laquelle rien ne me prédestinait."

C'est un texte, qui malgré la teneur du régime en filigrane, parle de la vie quotidienne, de l'histoire, de la culture d'un pays. Lucie Azéma nous donne à lire

les taxis, les très nombreux cafés, les nombreuses rhinoplasties comme marqueur social, le voile et le manto (tunique longue portée par les femmes), la nourriture, l'amitié, les relations amoureuses, la littérature et surtout la poésie, les librairies, les paysages, les oiseaux, son histoire, sa richesse culturelle immense, la langue persane...
C'est un regard sensible et sincère sur l'Iran et les iraniens. C'est un texte qui raconte l'Iran autrement et qui en ce sens est très intéressant.

Graphiques :

- **Persepolis**, Marjani Satrapi, 2007
  Un graphique devenu un classique, un graphique adapté en animé.
  Un roman graphique autobiographique en noir et blanc, qui tout en adoptant un ton décalé et tout en relatant des souvenirs d'enfance et d'adolescence, offre une découverte lucide de l'Iran des années 70 à 90 et évoque l'exil.



- **Femmes, vie, liberté**, Marjane Satrapi – Farid Vahid – Jean-Pierre Perrin – Abbas Milani, L'iconoclaste, 2023



Un livre dont le projet a été coordonné par Marjane Satrapi, trois spécialistes de l'Iran (politologue, grand reporter, historien) et dix-sept dessinateurs de Bd (4 iraniens et 13 d'Europe et Amérique).
Le graphique en plus de 250 pages décrypte les évènements qui se passent en Iran depuis septembre 2022.
Il est divisé en 3 parties : les événements, des éclairages sur l'histoire de l'Iran, la résistance du peuple face à un régime de fer.
Un graphique qui prend plusieurs formes par les traits et par la mise en page (texte, grande planche, bd avec plusieurs cases...) pour éclairer sur la situation en Iran
L'ensemble forme un graphique très instructif et qui donne de la perspective aux faits.

L' ENTREVUE

Par Charlène, du blog : unbonlivrealire.wordpress.com



- « L'île hallucinée » de Julien Freu -

Charlène : Bonjour Julien et merci d'avoir accepté de répondre à ces quelques questions. Ton dernier roman, L'île hallucinée, édité chez Actes Sud est disponible en librairie depuis début mars. Peux-tu nous en parler un peu ?



Julien **:** Avec grand plaisir ! *L'île hallucinée* raconte, sur quatre années, le destin des habitants d'Hurlin, un bout de terre battu par les vents, isolé du continent par des vagues traitresses. Le roman débute par la macabre découverte que font Anh et Jonas, un couple d'amoureux de 11 ans qui, conduits par un chien dans une crique, tombent sur le cadavre d'un enfant de leur âge. Une sensation étrange et néfaste se répand alors sur l'île. Quand Louen, le chef de la police locale, est prévenu, non seulement il ne trouve pas de corps, mais le chien que les enfants lui décrivent n'est autre que le sien, mort vingt ans plus tôt… Pourtant, un enfant est bel et bien porté disparu.

Ce livre traite de l'hallucination, de la façon dont l'imaginaire peut contaminer le réel. Ce roman explore l'idée que les légendes et les contes ont une fonction. Ils nous rappellent que le monde extérieur est plein de danger, et renforcent l'illusion que seule la communauté à laquelle on appartient peut nous en protéger. Rien n'est moins sûr. Les monstres véritables vivent parfois parmi nous, dans nos foyers, aux abords immédiats de notre « chez nous » que l'on pense si sûr.

Charlène : Ton personnage du capitaine Dozert sort du lot en utilisant le sarcasme comme personne. Ses punchlines sont mémorables ! Comment l'as-tu construit ? Pourquoi avoir choisi de créer ce type de personnage ?

Julien **:** Dozert est venu un peu tout seul, il s'est imposé à moi : il a fait effraction dans mon imaginaire ! J'ai tout de suite senti que je tenais un véritable personnage, avec ses illuminations géniales et pour ses saillies ironiques, que j'ai adoré pousser au maximum. Dozert est odieux mais il est attachant, pour une raison simple : il est

éminemment sincère. Dozert se fout des convenances, du regard extérieur, une seule chose l'intéresse : la recherche de la vérité. Et, tout comme le personnage d'Anaïs, dans un autre genre, il est là pour dynamiter l'intrigue et amener de la respiration, du rire, dans l'atmosphère oppressante du récit.

Charlène : Le Magicien d'Oz fait partie intégrante de ton roman. Pourquoi cette histoire en particulier ? Te passionne-t-elle ? Ou n'était-ce qu'un bon terreau pour y planter la graine de ton récit ?



Julien **:** J'aime profondément cette histoire, qui est celle que j'ai le plus lu à mes filles. Il y a, dans *Le Magicien d'Oz*, une double lecture, qui est subversive. Dorothée et ses compagnons poursuivent tous une quête intime et on les persuade que seul Oz le grand, le puissant enchanteur qui vit dans la cité d'émeraude, peut exaucer leurs souhaits. Or Oz est un imposteur, il n'a aucun pouvoir. Il ne survit dans son monde que grâce à des trucages, et des illusions. Cette histoire explique aux enfants qu'ils ne peuvent compter que sur eux-mêmes, et que les puissants, les adultes, les figures d'autorité, mentent. Je vois dans Oz la figure du romancier : un imposteur tout puissant que l'on pense démiurge, alors qu'il n'est qu'un maître des illusions. Écrire, c'est à la fois de la magie véritable et de la prestidigitation.

Charlène : Tu évoques la falsification des souvenirs, de la mémoire. C'est incroyable à quel point le cerveau peut être malléable ! Comment as-tu fait tes recherches sur le sujet ? Qu'est-ce qui t'as attiré ? Et est-ce une thématique que tu aimerais réutiliser dans un prochain roman ?

Julien **:** À l'origine, je me suis intéressé à la question des hallucinations collectives, à travers plusieurs cas célèbres, à travers l'Histoire. Je suis assez fasciné par cette idée que la perception, par nature intime, unique et sûre, peut non seulement nous tromper, mais également contaminer ceux qui nous entourent. De là, je suis tombé par hasard sur les travaux d'Elisabeth Loftus, une psychologue américaine, qui a travaillé sur les faux souvenirs, les témoignages dirigés, et biaisés. J'ai trouvé passionnante l'idée que tout ce dont on se souvient est possiblement faux, et relève de l'hallucination. Cela résonnait profondément avec la ligne directrice de mes trois derniers romans, qui traitent des années 90, et du souvenir que j'en ai. Peut-être ma mémoire est déformée. Peut-être n'ai-je fait que rêver.

Charlène : Tu clôtures avec ce roman ta trilogie autour des 90's. Pourquoi avoir choisi cette période en particulier ? Es-tu nostalgique de cette époque ?



Julien : *L'île hallucinée* clôt en effet un travail entamé en 2023 avec *Ce qui est enfoui* et poursuivi avec *Hors la brume*, publié en 2025. Et si je suis nostalgique, c'est de ma jeunesse (j'avais 12 ans, en 1990) ! Aucune époque n'est idyllique. Cette décennie, coincée entre deux effondrements, celui du Mur de Berlin et celui des tours jumelles du World Trade Center, fut celle de la fin de l'Histoire et des idéologies, du chômage de masse, de la désindustrialisation, du SIDA. Mais il y avait également une énergie, une créativité, une forme de lenteur paisible que nous avons perdue. Cette décennie a été enfouie sous l'avalanche du nouveau millénaire, sous le déferlement des nouvelles technologies. J'ai voulu, à travers ces trois romans, ces mille pages, restituer ce que le XXIème siècle a enseveli. J'ai voulu décrire ce continent perdu, et rappeler que tout époque produit son emprise, et son lot d'hallucinations collectives.

Charlène : L'adolescence, ce moment si particulier où on ne veut plus être considérés comme des enfants et où on n'est pas encore des adultes. Ce moment de la vie, tu le mets en avant et tu l'utilises dans tes romans bien souvent pour tes personnages principaux. Quel avantage y vois-tu ? Pourquoi ce choix ?

Julien **:** Les personnages d'adolescents, et d'enfants, sont géniaux à traiter, parce qu'ils sont déments, immenses, entiers. Ils ont accès à la magie, à l'imaginaire et aux monstres. L'adolescence, ce moment où tous les repères volent en éclats, cet instant qui est à la fois une perte et un gain, est un sujet que j'ai adoré traiter. Les amitiés sont éternelles, les amours insensées. Les adolescents sont des êtres sans compromis, des fanatiques de leur propre cause, qui mènent une guerre intime contre les adultes. L'idée, c'était de mettre en parallèle la fin d'une innocence intime (le passage à l'âge adulte) et collective, à travers le basculement dans le nouveau millénaire, ce moment où l'on a réalisé que toutes les promesses qu'on nous avait faites (l'an 2000 et ses voitures volantes, ses trains supersoniques, la fin de l'Histoire et la propagation inéluctable de la démocratie de marché, la mondialisation « heureuse ») ne se réaliseraient pas. Qu'est-ce qu'on devient quand on réalise qu'on nous a menti ? Peut-être qu'on devient juste soi-même. Peut-être est-ce ça, grandir : réaliser que, comme Dorothée et ses compagnons dans le *Magicien d'Oz*, aucun adulte, aucune idéologie, ne pourra se substituer à notre libre-arbitre.

Charlène : Tu utilises le thriller fantastique comme un outil pour mieux justifier la réalité, pour jouer avec le lecteur avant d'abattre tes cartes. Quel plaisir ressens-tu à écrire du fantastique ? Est-ce la quantité de possibilités ? L'imagination qui a moins de limites ?

Julien : J'ai grandi avec les romans de Stephen King, et les films d'horreur loués au vidéoclub. Le fantastique a construit mon imaginaire. J'y reviens sans cesse. Je n'arrive pas à m'en échapper. Je ressens une grande joie à plonger dans cette matière, à déformer la réalité et imposer un trouble et une inquiétante étrangeté dans l'esprit des lecteurs. Mais ce n'est pas quelque chose que je choisis. Il n'y a pas de calcul. Mon imaginaire n'a pas de limite, car je ne le dirige pas, c'est une monture à laquelle je laisse le libre choix de sa destination. Par ailleurs, j'aime les monstres. J'aime leur sincérité. Les monstres ne peuvent se cacher, ils ne peuvent qu'être vus. Et, c'est l'un des thèmes de *l'île hallucinée*, ils ont une fonction profonde, protectrice. Les monstres nous disent « prenez-soin les uns des autres pour vous tenir à l'abri de nos crocs et de nos griffes ». Je prends un plaisir dingue à écrire des scènes horrifiques, car je sais que si vous avez peur pour mes personnages, c'est que vous les aimez un peu. Si vous craigniez qu'il leur arrive malheur, c'est qu'ils sont devenus réels pour vous. Ça veut dire que j'ai réussi mon job de romancier.

Charlène : D'ailleurs, quel est ton processus d'écriture ? Tu prends des notes et tu fais des recherches avant de te lancer sur ton roman ? Ou es-tu plutôt du genre à n'avoir qu'un fil rouge en tête et à te laisser porter par tes personnages ?

***Julien* :** Des notes, oui, des recherches foutraques, sur tout un tas de sujets que je juge évocateurs. Une fois que j'ai examiné la falaise (les contours flous de l'histoire) je me balance dans le vide. Il n'y a aucune autre façon d'écrire, pour moi, pas de plans, pas de fiche de personnages, pas d'arcs narratifs, pas de parachute. Juste le désir, le besoin. J'ai toujours une scène d'ouverture, quelques protagonistes indistincts, et je laisse l'histoire advenir. Tout se met en place avec une facilité qui tient de la magie. Au bout d'une trentaine de minutes d'écriture, tout ce que j'ai à faire, c'est courir après les mots qui se jettent dans ma tête. Je rentre dans un état modifié de conscience. Il n'y a rien que je n'aime plus que ça : sentir quelque chose en moi qui me dépasse, découvrir l'histoire au fur et à mesure que je l'écris. Être à la fois celui qui raconte et celui qui écoute. C'est assez dingue, en fait. Écrire, c'est un vertige bienheureux.

Charlène : Encore merci à toi pour le temps passé sur cette interview. Je te laisse le mot de la fin.



© photo : Julien Freu

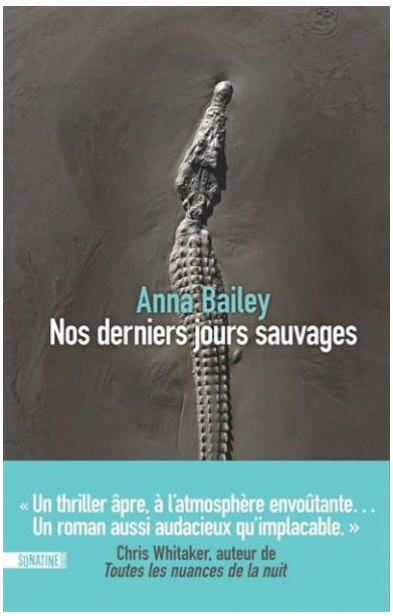
***Julien* :** Et merci pour l'intérêt porté à mes livres ! Peut-être, en guise de conclusion, dire qu'il faut croire éperdument en la fiction. Rien ne nous rassemble plus que les histoires. Un livre, c'est moitié celui qui l'écrit et moitié celui qui le lit. Et ce lien traverse l'espace et le temps. Il ne peut être vicié. Rien n'est plus important que les histoires. Nous sommes des créatures qui aiment les récits, les contes, les légendes. C'est ce qui nous rend nobles, je trouve. C'est ce qui nous sauve.

LES COUPS DE CŒUR DE SOPHIE

Par Sophie, du compte Instagram : @sophie_wgnr51

Deux lectures, deux ambiances, deux héroïnes, deux fratries et le thème commun du retour aux sources.

« Nos derniers jours sauvages » d'Anna Bailey



Tout commence comme beaucoup (trop?) de romans noirs/policiers, avec un retour dans une petite ville natale. Loyal May a quitté Jacknife pour la grande ville à la suite de la séparation de ses parents. Désormais journaliste, Loyal May retourne au cœur du bayou pour sa mère, dont la mémoire vacille.

Son retour fait évidemment remonter à la surface des secrets et des erreurs du passé, comme sa relation gâchée avec sa meilleure amie, Marianne Labasque, dite Cutter.

Marianne a perdu ses parents et a grandi tant bien que mal avec ses frères, Dewall et Beau, chasseurs d'alligators dans un bayou gangrené par les trafics en tout genre. Elle a tenté d'échapper à un destin tout tracé de paria.

Loyal n'aura pas l'opportunité de renouer les liens brisés avec Cutter. Celle-ci est retrouvée morte, flottant dans les eaux du bayou. Un suicide, sûrement, cela arrange tout le monde et surtout le chérif. Mais Loyal, portée par ses regrets, veut faire la lumière sur ce qu'il s'est passé.

Jacknife est une ville à l'image de ses habitants : sauvage, toxique, écrasante, brisée. Les eaux sont polluées par les usines chimiques. Les alligators y prospèrent. Les rougarous arpentent les forêts. Les vieilles femmes sont des sorcières. La tempête Katrina y a laissé des traces.

J'ai été vite embarquée dans cette atmosphère lourde, moite. Vite touchée par ces personnages loin d'être parfaits. Les hommes semblent pris dans une violence, non par choix mais par obligation. Et malgré tout, on ressent de l'empathie pour certains d'entre eux. On y découvre des êtres humains paumés, une communauté qui s'auto-contamine, à la recherche d'un Dieu, d'une rédemption.

J'y suis allée pour plusieurs raisons : la phrase d'accroche de l'auteur Chris Whitaker sur la jaquette et la référence à *Là où chantent les écrevisses* de Delia Owens.

Je ne suis pas sûre pour *Là où chantent les écrevisses* (oui, il y a le marais en commun, mais sinon je pense que la comparaison peut s'arrêter là).

L'ambiance m'a plutôt rappelé *Les lieux sombres* de Gillian Flynn. Ces personnages paumés, qui se battent pour un avenir meilleur ou se laissent couler, mais toujours si pleins d'humanité.

Bref, un coup de cœur pour ces personnages, pour l'amitié entre Cutter et Loyal, pour ses touches de folklore, pour la nature sauvage qui vit sûrement ses derniers jours.

« Jacknife. Ce trou. Être revenue fait le même effet à Loyal que lorsqu'on croit qu'il reste une marche dans l'escalier, mais qu'on trébuche sur un grand vide.

* * *

« L'île où je ne suis pas morte » de Marie Neuser



L'île, c'est Eileansay, un morceau de terre des Hébrides, au nord de l'Écosse.

Celle qui n'est pas morte, c'est Daisy. Elle a survécu. Mais à quoi exactement ? A son enfance rude ? à cette Chose que l'on ne nomme pas vraiment ?

Elle a quitté Eileansay et est désormais couturière au théâtre à Glasgow. Une vie loin de son enfance insulaire, entre l'élevage d'agneaux de sa mère, son grand frère Eliot, son presque jumeau Liam et son père, unique policier de l'île, figure locale imposante. Une enfance qu'elle a laissée derrière elle il y a 20 ans.

Mais l'appel de son frère Liam, annonçant la mort de leur père, lui fait prendre le ferry.

Là, sur ce morceau de terre sauvage, dans la maison familiale suintante d'humidité et de souvenirs, la fratrie se retrouve. Elle évoque les souvenirs, les ressentiments, les regrets. Ce père désormais parti mais encore tellement présent dans chacune des pièces, dans chaque recoin de leur mémoire. Un père qui n'est pas pleuré, loin de là. Les frères et sœur McLean ont grandi dans la violence, surtout Eliot, punching-ball officiel du paternel. Liam s'est fait petit, est rentré dans le moule pour se faire oublier. Et Daisy a été protégée par son genre féminin jusqu'à ce que la Chose arrive. Cette Chose qui lui a laissé une cicatrice au front et l'a éloignée de sa mère, de son île, de son enfance.

C'est un roman à l'ambiance oppressante et mélancolique. Sur une famille repliée sur elle-même, un îlot sur une île.

Un roman sensoriel. On sent l'humidité, le vent et toutes ces odeurs qui nous ramènent des souvenirs que l'on croyait avoir réussi à effacer (la puissance de la mémoire olfactive !).

Les révélations sont distillées progressivement, doucement sans faire trop de bruit.

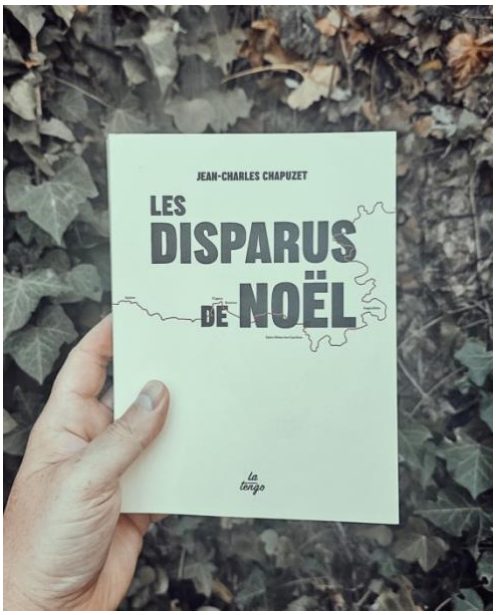
J'ai apprécié découvrir les secrets enfouis en même temps que les protagonistes. L'attachement aux personnages est tel que j'y pense encore. Ils me manquent même, alors qu'ils ne m'ont accompagnée que pendant 24 heures.

Car c'est surtout le lien entre les trois frères et sœurs qui malgré l'éloignement et les années ont gardé quelque chose de leur enfance. Quelque chose que l'on emporte avec nous en renfermant le livre.

* * *

UN JOUR, UN FAIT DIVERS

Par Gérald, du compte Instagram @gerald.en.poche



Il y a des mystères qui restent encore inexpliqués. L'affaire du petit Gregory, la tuerie de Chevaline, Xavier Dupont de Ligonnès, et un fait divers méconnu et qui commence à dater, celui des « disparus de Noël ».

Nous sommes le 25 décembre 1972.

Une Simca 1100 grenat va disparaître dans le brouillard charentais avec, à son bord, une famille entière.

La famille Méchinaud est composée de Jacques, le père, Pierrette, la mère, et leurs deux fils, Éric et Bruno.

Ils ne seront jamais retrouvés.

Cette disparition va marquer les terres charentaises et hante encore la campagne cognacaise.

Qui de mieux pour écrire sur cette histoire qu'un certain Jean-Charles Chapuzet ?

Auteur trop peu connu à mes yeux, et pourtant il mérite toute l'attention des lecteurs et lectrices du genre.

Avec son phrasé inégalable, l'auteur dépoussière ce fait divers sans faire dans le sensationnel, mais en travaillant son livre sur le terrain, en rencontrant des protagonistes encore en vie.

Avec ce livre, il permet de redonner vie aux disparus, cherche des explications et pourquoi pas donner un sens aux ragots campagnards.

Une histoire profondément humaine, écrite avec respect, un sans-faute pour moi.

À découvrir d'urgence.

LES CONSEILS LECTURE DE CHACHA

Par Charlène, du blog : unbonlivrealire.wordpress.com

« À couper le souffle » d'Alexis Laipsker

Éditions Michel Lafon - Parution le 13 Mars 2025 - 380 pages



Un roman d'Alexis Laipsker dans la lignée des précédents. Retenez votre souffle, et plongez dans cette nouvelle histoire au rythme infernal !

Venturi et Montalvert se retrouvent sur cette enquête bien plus prenante et importante que précédemment, et pour cause : la fille de Venturi a disparu. Enlevée, enterrée vivante. Sauront-ils la retrouver avant qu'il ne soit trop tard ?

Lire un roman d'Alexis Laipsker, c'est accepter de passer deux jours en immersion complète dans ces près de 400 pages, embarqués volontairement ou non auprès du grincheux commissaire Venturi et de la solaire psychologue Olivia Montalvert. Un duo de chic et de choc qui fonctionne bien au-delà du raisonnable grâce à des dialogues incisifs et des réparties bien menées. Ils donnent le rythme et on s'accroche à eux, pour suivre le mouvement et savoir le fin mot de cette histoire. Pas de temps mort, une intrigue qui commence dès les premières pages et qui vous laisse en piteux état une fois les dernières tournées.

Les échanges entre les personnages et passages d'action s'enchaînent, mais sans jamais trop de détails. Juste ce qu'il faut pour vous laisser entrevoir ce qu'il se passe. La densité, on oublie, ce qu'on veut en lisant ce roman c'est du rythme, de l'avancée et surtout, des dialogues succulents. Et c'est ce qu'on a. Une histoire qui

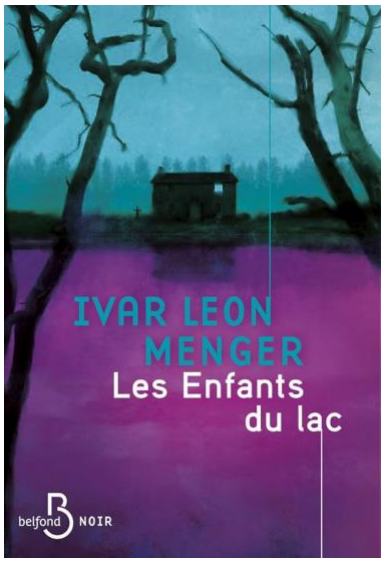
vous embarque à 100 à l'heure du début à la fin, plaisante, addictive, mais sans fioritures ni décorum. Droit au but.

Un roman qu'on apprécie beaucoup plus en ayant lu les précédents de l'auteur, car même si l'enquête est indépendante des précédents livres avec Venturi et Montalvert, il est quand même plus appréciable de connaître les personnages et leur passé commun pour saisir l'ampleur de leur relation et de leurs échanges, et vraiment savourer cette histoire. Un auteur que je conseille vraiment, et qui vous sort aisément d'une panne de lecture !

* * *

« Les enfants du lac » d'Ivar Leon Menger

Éditions Belfond - Parution le 14 Septembre 2023 - 272 pages



De questionnements en retournements de situations, ce premier roman d'Ivar Leon Menger nous emmène dans une famille isolée, perdant le lecteur au milieu des conjectures les plus folles : qui a de vraies bonnes intentions ? Les parents qui cachent les enfants loin de toute vie humaine pour les protéger, ou les envahisseurs qui disent tout le contraire ? Saurez-vous démêler le vrai du faux ? Saurez-vous faire le bon choix ?

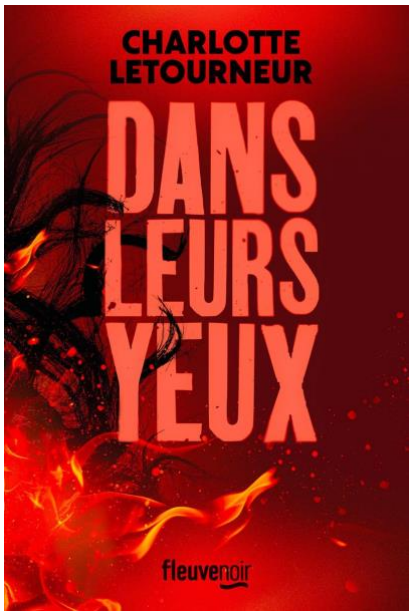
Captivant, prenant, déroutant, ce premier roman a tout d'un grand ! Une première sortie pour cet auteur qui a déjà une belle qualité de style mais aussi une tournure qui aura de quoi vous questionner. Quand il nous convainc d'une version, il réussit aussi à nous convaincre de l'autre quasi en simultané. Un tour de passe-passe qui m'a réellement ravie, mon stress montant crescendo jusqu'aux dernières pages.

Finalement, nos proches sont-ils plus dignes de confiance que de parfaits étrangers ? Les personnes que nous avons toujours connues sont-elles vraiment ce qu'elles prétendent être ? Leurs belles phrases confirmant que ce qu'ils font, c'est uniquement pour nous protéger, ne sont-elles que de belles paroles, laissant finalement penser le contraire, ou sont-elles fiables ? C'est au cœur de cette nature sauvage, isolés de tous, que vous réussirez peut-être à démêler le vrai du faux. Ou pas…

L' ENTREVUE

Par Charlène, du blog : unbonlivrealire.wordpress.com





Charlène : Bonjour Charlotte et merci d'avoir accepté de répondre à ces quelques questions. Ton dernier roman, Dans leurs yeux, édité chez Fleuve Noir est disponible en librairie depuis début mars. Peux-tu nous en parler un peu ?

Charlotte : Imaginez un cadavre calciné avec deux globes oculaires intacts, le tout déposé sur la neige au milieu d'un champ… Cadeau pourri, n'est-ce pas ? C'est pourtant celui que reçoivent le Charon et son équipe. Et pour couronner le tout, la légiste de garde est son amour défendu du capitaine, qu'il n'a pas revu depuis 11 ans. La collaboration s'annonce difficile, surtout que les braises du désir ne demandent qu'à être ravivées…

De son côté, le tueur vous entraîne dans son quotidien, de la traque de sa nouvelle victime à l'apothéose de sa mise à mort en passant par la jouissance de la torture.

Pour arrêter cette macabre série, Charon va devoir louvoyer entre soirées pour bourgeoises défoncées et trafics en tout genre. Le tout en affrontant les fantômes qui hantent sa vie privée.

Charlène : Tes chapitres sont courts, mais surtout, ils se suivent sans se ressembler. Tu alternes les points de vue, les personnages, et surtout, tu n'utilises la première personne, le « je », que pour le tueur. Pourquoi ce choix d'être dans sa tête à lui, et pas dans celle du flic ou de la médecin légiste ?

Charlotte : J'aime les chapitres courts, c'est le format qui me vient naturellement. Peut-être parce qu'en tant que lectrice, je fais partie de celles qui aiment lire un chapitre entier avant de dormir et quand les chapitres sont longs, mes heures de sommeil en pâtissent. Le sommeil, c'est sacré !

En ce qui concerne le tueur il était important de lui offrir toute la place qu'il mérite. Que serait un thriller sans un « méchant » ? N'est-il pas le plus important de l'histoire ?

Charlène : Ton roman se passe pendant les fêtes de fin d'année. Est-ce une période que tu affectionnes particulièrement ? Ou peut-être voulais-tu rajouter du chagrin sur les victimes en le faisant au moment des fêtes ? De plus, qui dit Noël dit notamment ici neige, ce qui peut compliquer les choses pour les déplacements mais aussi pour les empreintes. Est-ce une construction plus compliquée de devoir prendre en compte la météo dans la recherche d'un tueur en série ?

Charlotte : Oh, Noël ! Je suis une grande fan, une adepte de l'esprit de Noël et de toutes les traditions qui l'accompagnent.

Quand j'ai imaginé le premier crime, avec le corps carbonisé de Caroline Meslet, l'image d'un lit de neige s'est imposée à moi.

Entre amour de Noël et vision d'horreur, le lien s'est vite tissé. Après, pour le reste, il faut s'adapter, faire les recherches en conséquence.

Charlène : « Un homme blessé est dangereux. Une femme blessée est courageuse. » Le deuil, autant que les blessures de la vie, est une étape compliquée. Penses-tu que nos réactions sont inscrites dans notre code génétique ?

Charlotte : Dans l'histoire, je parle d'une mère à qui on annonce la mort de sa fille. Je me suis demandé comme je réagirais et j'aurais voulu comprendre, connaître les raisons qui m'auraient pris mon enfant et feraient voler ma vie en éclats. La résilience prendrait le pas sur la colère et me permettrait de contenir mon chagrin, pendant un temps du moins. Et c'est le courage d'une mère qui accuse le choc, le temps de rendre hommage à son enfant. Néanmoins, chacun subit le deuil à sa façon. Sans distinction de genre.

Charlène : Tu n'hésites pas à donner des détails assez poussés lors des scènes de torture, que ce soit de la victime ou du bourreau. Que cherchais-tu ? Voulais-tu marquer/choquer le lecteur ?

Charlotte : Je voulais ne rien cacher du tueur, ni sa haine ni son plaisir. Ça peut être malaisant pour le lecteur, mais c'est aussi plonger dans l'essence du mal.

Charlène : Tu dis : « La curiosité est humaine. Est-ce un défaut ou une qualité ? ». Tu laisses le lecteur se poser la question, mais toi, quel est ton avis ?

Charlotte : La curiosité est la sève du savoir. Faut-il tout connaître ? C'est une autre question.

Charlène : Comment as-tu fait tes recherches pour ton roman ? De quoi tout est parti ? Et pourquoi avoir choisi la littérature noire via le polar et le thriller ? Était-ce un genre qui t'attirait ?

Charlotte : Tout est parti du tueur et de son crime et surtout des raisons qui le poussent à agir. Ensuite, j'ai construit leurs histoires, celle de l'équipe Charon, mais aussi celle de Sasha, et comme ils ont pris corps dans ma vie, je leur en ai créé une plus personnelle.

Pour les recherches, je m'entoure de professionnels autant que possible.

Charlène : Quelles sont tes prochaines actualités ? Ton prochain roman est-il déjà en cours d'écriture ?

Charlotte : Je serai le 9 et 10 mai au festival des littératures policières, noires, et sociales à Besançon, le 28 mai à la librairie Lopaïs à Draguignan, le 29-30 mai à la fête du livre de Hyères, le 6 juin au printemps de Lübeck à Paris, le 13-14 juin à Thermes Noirs, le 27-28 juin à Créteil en poche avant une pause estivale.



© photo : Melania Avanzato

Et dans le temps ponctué par ces rencontres, j'écris…

Charlène : Encore merci à toi pour le temps passé sur cette interview. Je te laisse le mot de la fin.

Charlotte : Chers lecteurs, j'espère avoir la chance de vous rencontrer en vrai prochainement.

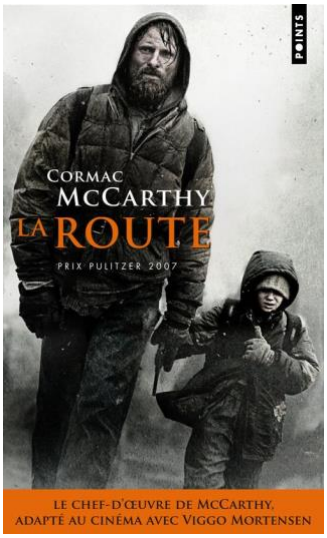
CHOIX THÉMATISÉ

Des romans sélectionnés sur un thème choisi…

Par Charlène, du blog : unbonlivrealire.wordpress.com

- Les livres interdits aux USA –

Depuis 2021, entre quinze et vingt mille livres ont été interdits aux USA, que ce soit dans tout le pays ou seulement dans certains états. Et cela ne fait qu'augmenter chaque année, nous laissant parfois pantois devant certains choix. C'est donc l'occasion ici de vous mentionner certains titres pour, pourquoi pas, vous donner de bonnes idées de lecture.

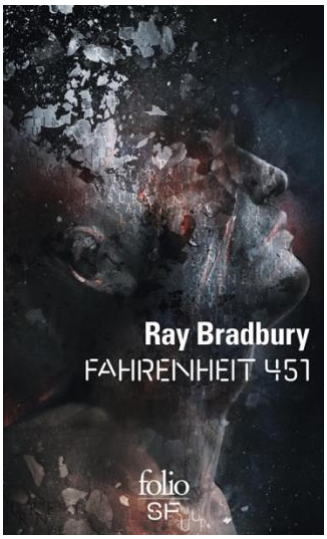


La route de Cormac McCarthy

Les déambulations d'un père et de son fils dans un monde post-apocalyptique hostile et couvert de cendres. L'apocalypse a eu lieu. Le monde est dévasté, couvert de cendres et de cadavres. Parmi les survivants, un père et son fils errent sur une route, poussant un caddie rempli d'objets hétéroclites. Dans la pluie, la neige et le froid, ils avancent vers les côtes du Sud, la peur au ventre : des hordes de sauvages cannibales terrorisent ce qui reste de l'humanité. Survivront-ils à leur voyage ?

* * *

Fahrenheit 451 de Ray Bradbury



Guy Montag est pompier. Chaque matin, il se rend à la caserne, s'arme d'un lance-flammes et se charge d'une mission effrayante : brûler des livres. Tout bascule le jour où il découvre le plaisir de la lecture... En imaginant une société futuriste qui bannit la littérature, Ray Bradbury compose un roman de science-fiction haletant et nous alerte sur les dérives possibles du monde dans lequel nous vivons.

* * *

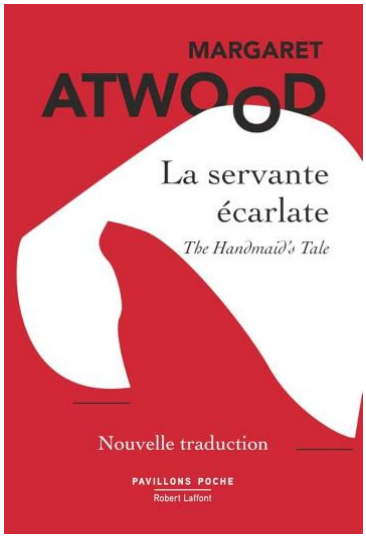
1984 de Georges Orwell



Winston Smith a trente-neuf ans et travaille pour le Parti, au ministère de la Vérité. Ses tâches ? Réécrire les archives pour que le passé corresponde à la version dictée par le gouvernement. Winston est doué, mais sa conscience commence lentement à lui peser. Il a de plus en plus de mal à croire aux mensonges du monde qui l'entoure, et il décide de se rebeller. D'abord, il se met à écrire un journal, puis il se rapproche de Julia. Mais la Police de la Pensée est toujours plus près qu'il n'y paraît, et la surveillance plus étroite.

* * *

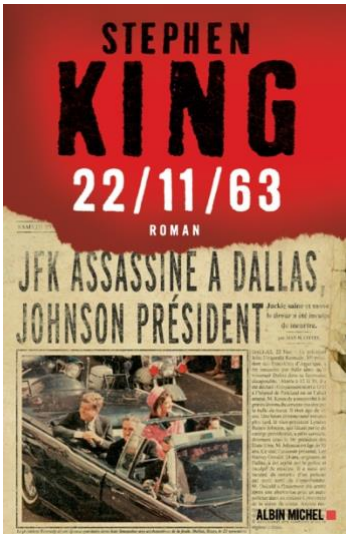
La servante écarlate de Margaret Atwood



Devant la chute drastique de la fécondité, la république de Galaad, récemment fondée par des fanatiques religieux, a réduit au rang d'esclaves sexuelles les quelques femmes encore fertiles. Vêtue de rouge, Defred, servante écarlate parmi d'autres à qui l'on a ôté jusqu'à son nom, met donc son corps au service de son Commandant et de sa femme. Le soir, dans sa chambre à l'austérité monacale, elle songe au temps où les femmes avaient le droit de lire, de travailler... En rejoignant un réseau clandestin, elle va tout tenter pour recouvrer sa liberté.

* * *

22/11/63 de Stephen King



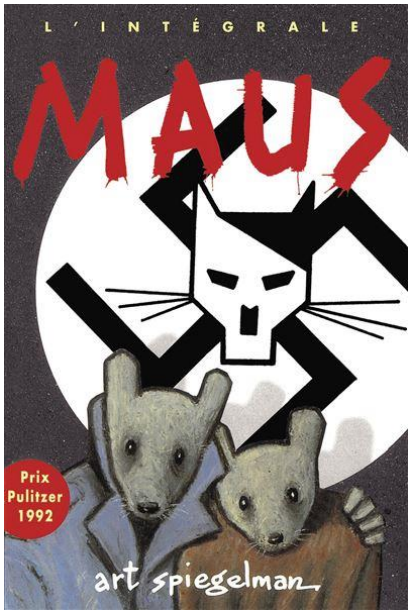
Jake Epping, professeur d'anglais à Lisbon Falls, n'a pu refuser d'accéder à la requête d'un ami mourant : empêcher l'assassinat de Kennedy. Une fissure dans le temps va l'entraîner dans un fascinant voyage dans le passé, en 1958, l'époque d'Elvis et de JFK, des Plymouth Fury et des Everly Brothers, d'un taré solitaire nommé Lee Harvey Oswald et d'une jolie bibliothécaire qui deviendra le grand amour de Jake, un amour qui transgresse toutes les lois du temps.

PASSION ILLUSTRATION

Par Nicolas, du compte Instagram : @critiquedepoche

"Maus" de Art Spiegelman

Je connais ce roman graphique depuis mes années de collège. M'y replonger aujourd'hui, avec mon regard d'adulte, m'a permis de confirmer à quel point cette bande dessinée conserve une immense qualité tant son approche et son propos sont d'une justesse absolue.



Le récit a deux trames entremêlées. D'un côté, le témoignage de Vladek, juif polonais rescapé d'Auschwitz, qui raconte la montée de l'antisémitisme, les ghettos et son combat de chaque instant pour survivre dans les années 30 et 40. De l'autre, dans le New York des années 70 et 80, nous assistons aux entretiens entre Vladek et son fils Artie (l'auteur de la bande dessinée) qui recueille ses mémoires.

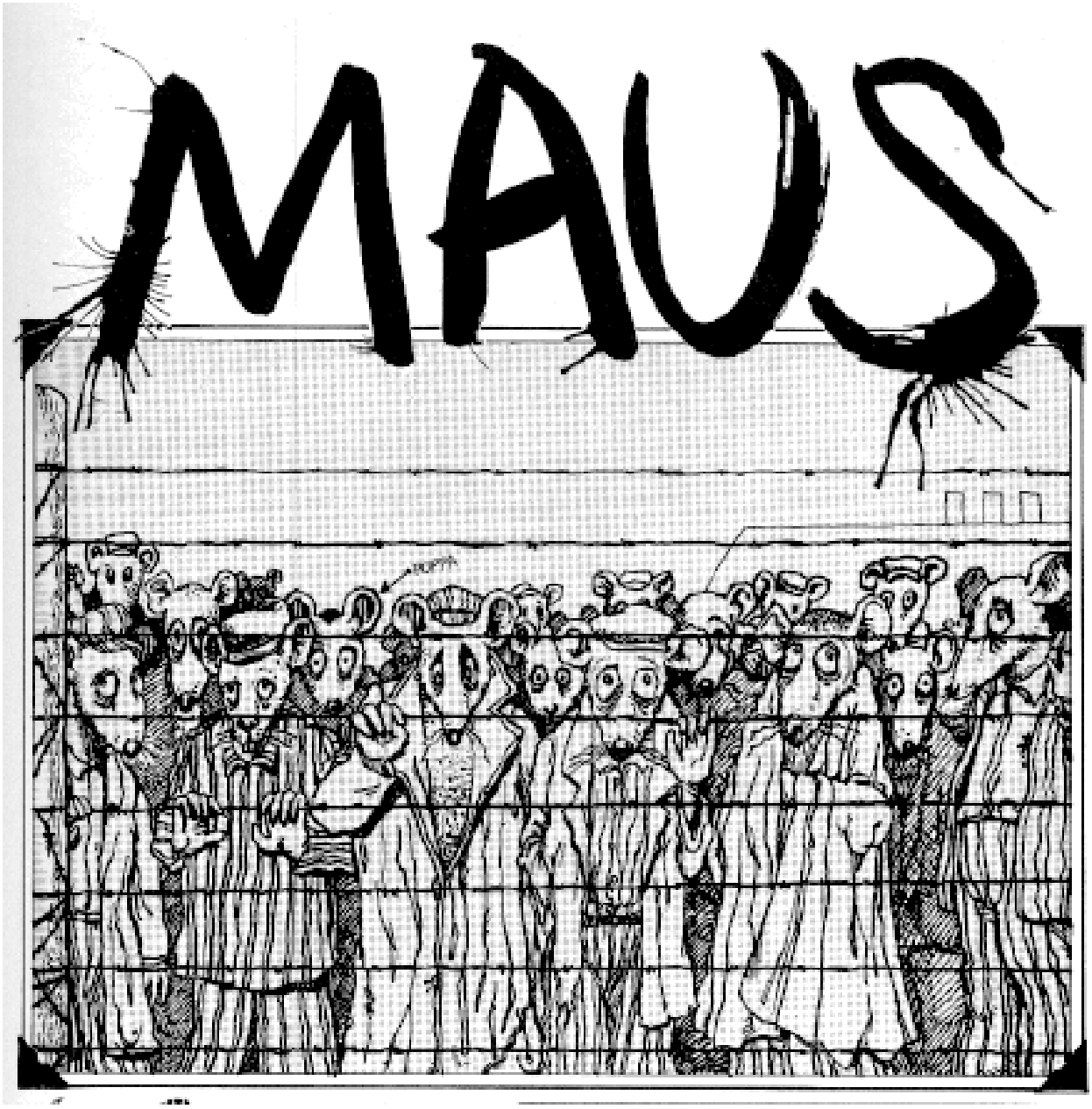
L'originalité provient de son traitement visuel, ses personnages étant anthropomorphes (les Juifs sont dessinés en souris, les nazis en chats, les Polonais en cochons).



Réussir à aborder l'horreur de la Shoah à travers une bande dessinée n'était pas forcément une évidence, mais sa justesse est ici incontestable. Le style des dessins, en noir et blanc avec un trait brut et hachuré, sert la noirceur du propos. Ce style austère nous apporte une atmosphère d'oppression sans jamais verser dans le voyeurisme. Les témoignages des personnages nous marquent forcément. Vladek par exemple, force l'admiration par sa débrouillardise et son instinct de survie, sans être idéalisé pour autant, nous montrant sans filtre ses défauts de vieillard radin et parfois exaspérant.

Le rythme, qui alterne entre les tensions domestiques du présent et la tragédie absolue du passé, crée une dynamique narrative qui ne faiblit jamais.

"Maus" est un roman graphique profondément bouleversant. C'est un ouvrage qui a marqué l'histoire de la BD (Prix Pulitzer 1992) tant il réussit avec brio à lier la petite histoire, intime, familiale, avec ses failles et la grande Histoire dans ce qu'elle a de plus sombre. Une œuvre vertigineuse, intemporelle et essentielle, à mettre entre toutes les mains, pour comprendre, transmettre et ne jamais oublier.

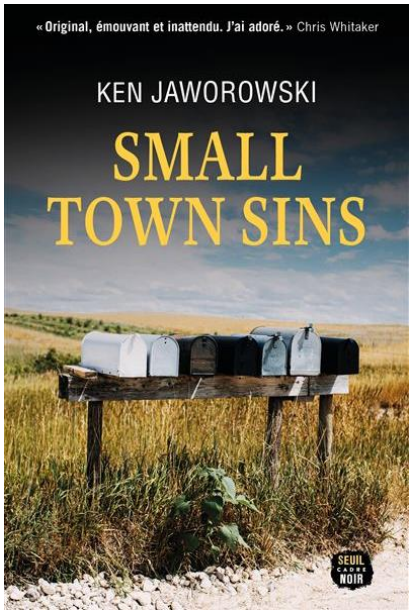


IVRESSE DE LECTURE AVEC NADIA

Par Nadia di Pasquale du blog : Livressedunoir.be

- « Small Town Sins » de Ken Jaworowski -

Coup de cœur !



Des vies qui dérapent doucement, sans bruit.

Il y a des romans qu'on lit. Et il y a ceux qu'on ressent au fond des tripes.

Small Town Sins fait partie de la deuxième catégorie. Dès les premières pages, quelque chose se passe. Quelque chose de silencieux, d'imperceptible. Des petits détails, des émotions et une certaine fragilité me happent d'emblée.

Ken Jaworowski ne raconte pas une histoire. Il raconte des vies.

Locksburg, Pennsylvania. Terminus.

Une petite ville minière en bout de course. Une économie à genoux. Des gens qui traînent la patte parce que s'enfuir n'est qu'un rêve. C'est dans ce décor désolé et terriblement réel, que gravitent Nathan, Callie et Andy, trois personnages qui se frôlent et s'abîment.

Nathan, pompier volontaire, qui rêve d'un ailleurs ensoleillé. Callie, infirmière marquée dans sa chair, qui cherche un sens à ce qu'elle voit chaque jour. Andy, ancien toxico, qui a tout perdu et vacille au bord du gouffre.

Trois destins. Trois façons d'être au monde et de tenir debout quand la vie ne vous a pas gâté.

La justesse, avant tout.

Ce qui frappe, c'est l'incroyable justesse avec laquelle **Ken Jaworowski** entre dans ses personnages. Chaque geste semble minuscule. Chaque décision, anodine. Jusqu'à ce qu'elle devienne irréversible. L'auteur raconte ces petits glissements

silencieux, ces micro-basculements qui font qu'une vie dérape doucement, sans bruit, sans qu'on puisse vraiment dire à quel moment tout a changé.

On s'attache à eux comme on s'attache aux gens qu'on connaît vraiment. Avec leurs failles, leurs erreurs, leurs émotions, leurs élans de beauté aussi. Parce que oui, il y a de la beauté ici. Des éclats de lumière qui transpercent la noirceur et c'est précisément ce contraste qui rend ce roman si puissant.

Un premier roman ?

J'ai du mal à y croire. Tant *Small Town Sins* est abouti, maîtrisé, habité. **Ken Jaworowski** signe un vrai roman noir américain, sombre, âpre, sans concession mais traversé d'une humanité rare. Pas de sensiblerie mais une vraie sensibilité. Juste la vérité des gens ordinaires pris dans des engrenages qui les dépassent. La fragilité de leurs existences, ces équilibres précaires qui tiennent à si peu de chose. Il suffit d'un souffle pour que tout bascule.

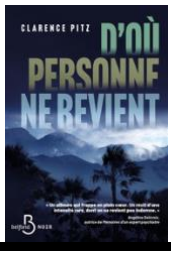
Harlan Coben parle de roman « terriblement humain ». Il a raison. Mais c'est encore peu dire.

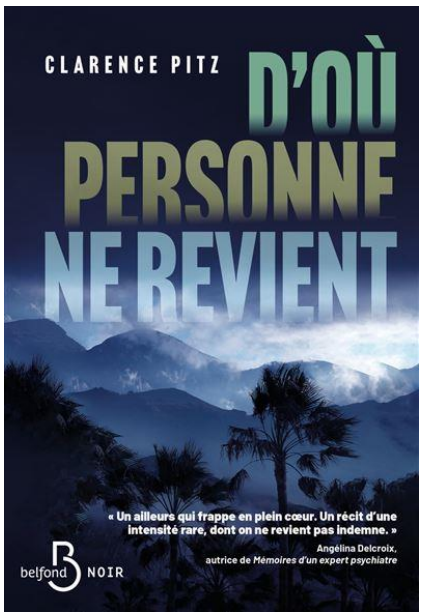
En résumé

J'ai refermé *Small Town Sins* avec un gros pincement au cœur. Il y a tant de choses à dire sur ce roman, tant de nuances à partager mais mes mots semblent maladroits pour lui rendre vraiment justice. Une chose est sûre : pour l'instant, c'est une de mes plus belles découvertes de 2026. Nathan, Callie et Andy continueront d'exister quelque part en moi.

GARDE À VUE

Par Nicolas, du compte Instagram : @critiquedepoche





Nicolas : Bonjour Clarence, et bienvenue en garde à vue !

Je viens de terminer " D'où personne ne revient", fraîchement paru aux éditions Belfond, et quel voyage redoutable ! Cette incursion captivante en Inde m'a beaucoup marqué. J'aimerais en profiter pour vous soumettre à mon interrogatoire sur les coulisses de cet ethno-polar.

Pour commencer, planter le décor de ce roman en Inde, et plus particulièrement avec l'île de North Sentinel, l'un des derniers endroits au monde totalement coupé de la civilisation, est un choix aussi audacieux que fascinant. En tant qu'ancienne professeure d'anthropologie, est-ce ce lieu réel qui vous a d'abord inspirée, ou est-ce l'intrigue autour de Marie qui a initié l'histoire ?

Clarence : C'est le lieu, North Sentinel, qui m'a inspirée non pas comme décor, mais comme point de départ de nombreux thèmes qu'il soulevait : la peur de l'autre, la nécessité de protéger des peuples menacés, la question du droit à l'autodétermination. C'est un territoire auquel on ne peut pas accéder, et c'est précisément cette impossibilité qui m'a intéressée. Cela m'a permis d'explorer, de manière indirecte, les ambiguïtés entre protection, protectionnisme et paternalisme.

Nicolas : Ce dernier opus marque d'ailleurs une nouvelle fois une vraie dimension "ethno-polar" qui fait de plus en plus de vous une représentante de ce style de roman. D'où vient cette appétence pour ce genre?

Clarence **:** J'ai toujours été fascinée par les cultures lointaines, ce qui m'a conduite à étudier l'art non occidental à l'université, puis à m'orienter vers l'anthropologie. Parallèlement, je suis une grande amatrice de films d'horreur et de thrillers depuis l'enfance. Combiner ces deux univers s'est imposé comme une évidence. Le polar permet d'explorer des contextes culturels complexes et des problématiques sociétales fortes, tout en plongeant le lecteur dans une ambiance oppressante.

Nicolas : Le roman nous présente une galerie de personnages aux convictions diamétralement opposées avec notamment Marie, prête à braver l'interdit pour soulager ses migraines, ou l'inspecteur Narayan, protecteur inflexible des peuples isolés. Lequel de vos protagonistes vous a donné le plus de fil à retordre lors de la construction psychologique ? Y a-t-il une partie de vous-même en eux ?

Clarence : Sans hésiter, Marie. C'est le personnage qui m'a donné le plus de fil à retordre. Ses migraines ne sont d'ailleurs qu'un mot imparfait pour décrire ce dont elle souffre : l'algie vasculaire de la face, une pathologie qui provoque certaines des douleurs les plus intenses qui soient. À cela s'ajoute le fait qu'elle est ultra-riche. Or, dans l'imaginaire collectif, l'argent est souvent perçu comme une garantie de bonheur, et l'on éprouve spontanément moins d'empathie pour ceux qui en ont. Pourtant, Marie donnerait tout ce qu'elle possède pour ne plus souffrir. C'était donc un véritable défi d'écriture : parvenir à faire exister une forme de compassion pour un personnage qui, a priori, en suscite peu.

Ce personnage m'a permis d'explorer une réflexion plus large sur le bonheur. Je l'ai mise en miroir avec un peuple qui ne possède rien, qui ne connaît pas l'argent, et qui pourtant semble profondément heureux. Marie, elle, a tout et ne parvient pas à l'être. Non seulement parce qu'elle souffre, mais aussi car les douleurs invisibles suscitent peu de compréhension : on est vite perçu comme plaintif, ou bien mis en doute. Marie est un poids pour son entourage. On lui demande de gérer sa douleur dans son coin. Et de ne déranger personne.

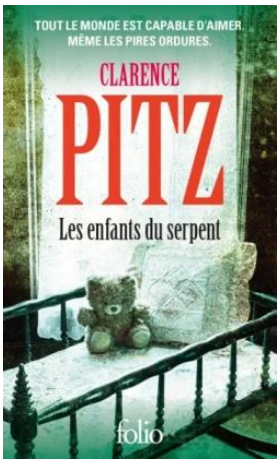
J'ai moi-même souffert d'algies pendant une période particulièrement difficile de ma vie. J'ai été confrontée aux doutes, aux moqueries, au mépris et à l'incompréhension que suscitent les douleurs invisibles. J'ai fini par me taire et ne plus évoquer mes crises. Dans cette épreuve, ma sœur a été mon seul véritable soutien ; en cela, elle rejoint beaucoup le personnage de Louis, le frère de Marie.

Nicolas : Le rythme du roman est particulièrement haletant, avec une histoire qui enchaîne les retournements de situation sans nous laisser le moindre répit. Comment travaillez-vous ce tempo lors de l'écriture ? Avez-vous toute la mécanique des twists en tête avant même de rédiger la première ligne, ou y a-t-il une partie d'improvisation en faisant vivre vos personnages au fil des chapitres ?

Clarence **:** Je n'écris pas à partir d'un plan strict, mais j'ai toujours une idée claire de la direction à suivre. Je veille à rythmer le récit en y intégrant des moments forts et des twists qui maintiennent l'attention. Cela demande une certaine vigilance, car mes romans, y compris celui-ci, comportent de nombreuses descriptions,

notamment des lieux, ce qui pourrait ralentir le rythme. Par ailleurs, mes intrigues sont souvent denses et ramifiées, ce qui implique des détours et des explications supplémentaires. Tout l'enjeu est d'éviter la lourdeur : il faut doser avec justesse, suggérer avec subtilité et surprendre le lecteur au bon moment.

Nicolas : Vos romans sont traversés par des scènes d'une grande noirceur qui contrastent avec l'humanité de votre écriture. Je pense par exemple à la scène d'introduction dans "Les enfants du serpent" . Cherchez-vous délibérément à exacerber cette violence dans vos descriptions pour créer un clair-obscur, et ainsi faire ressortir la complexité de vos personnages ?



Clarence **:** À aucun moment je ne cherche à accentuer la violence dans mes romans. La réalité est bien plus rude, en particulier dans le contexte géopolitique qui sert de toile de fond à *Les enfants du serpent.* Je suis convaincue que chaque être humain est capable du pire comme du meilleur et c'est d'ailleurs ce qui rend mes personnages profondément ambigus. Ils ont tous leurs failles, et c'est précisément cela qui les rend humains. Si mes romans comportent des scènes sombres, c'est avant tout parce qu'ils s'inscrivent dans des contextes forts et brutaux. Je pourrais comparer mes romans à l'approche du peintre Pierre Soulages : chez lui, le noir ne sert pas seulement à assombrir, il met en valeur la lumière. De la même façon, dans mes récits, les éléments sombres ne sont pas là pour alourdir l'histoire, mais pour créer du contraste et faire ressortir des moments plus lumineux. C'est ce jeu entre ombre et lumière qui donne de la force à l'ensemble.

Je suis aussi consciente qu'on ne m'associe pas forcément, au premier regard, à ce que j'écris. Je dis souvent que je n'ai pas le physique de ce que j'écris ! Dit comme ça, c'est un peu étrange, mais c'est pourtant vrai. Mes livres ne sont pas plus violents que ceux de nombreux collègues masculins. Simplement, on ne s'attend pas à trouver une telle noirceur chez moi, et c'est sans doute pour cela qu'elle surprend davantage et marque plus les lecteurs.

Nicolas : Impossible de vous interroger sans évoquer votre appartenance aux Louves du polar, ce collectif engagé pour la visibilité des autrices de noir. Concrètement, qu'est-ce que cette meute vous apporte au quotidien dans un processus d'écriture qui peut paraître souvent très solitaire, et à l'inverse, qu'avez-vous le sentiment d'apporter à la dynamique du groupe ?

Clarence **:** Mon objectif n'est pas que Les Louves du polar m'apportent quelque chose à titre personnel. Ce qui compte pour moi, c'est le message porté par le collectif et les actions menées pour le faire entendre.

Au cours de ma vie, j'ai souvent été confrontée à des situations où, en tant que femme, je me suis sentie freinée, stigmatisée ou empêchée dans mes ambitions. La cause des Louves m'a donc paru évidente et légitime. J'ai choisi de rejoindre ce collectif pour contribuer à donner plus de visibilité aux femmes dans le polar.

J'apporte au groupe ce que je peux, en fonction du temps dont je dispose et de mes capacités.

Nicolas : La sortie d'un roman est toujours un grand moment. Vous avez certainement de nombreux rendez-vous autour de sa parution. Mais après ? D'autres projets sont-ils en cours ? De nouvelles actualités que vous aimeriez nous partager ?



@ photo : David Buisine

***Clarence* :**Je suis en pleine réflexion sur mon prochain roman, qui devrait marquer un changement d'ambiance assez radical. Je préfère ne pas en dire trop pour l'instant, car rien n'est encore arrêté. Tout reste possible !

Nicolas : Merci pour le temps consacré à cette interview, je vous laisse le mot de la fin pour nos lecteurs.

***Clarence* :** Merci à vous pour cette interview, et merci aux lectrices et lecteurs qui me suivent depuis mes débuts. C'est grâce à vous que ces histoires continuent d'exister.

*

Chronique de « D'où personne ne revient »

"Le monde est grand. Nous devons accepter que certains territoires nous soient interdits."

Ce livre, je l'attendais. Après la découverte de l'autrice à travers son roman "Les Enfants du serpent". J'avais hâte de retrouver son univers et de voir si

elle réussirait à me happer avec la même intensité dans ce nouvel ethno-polar. Verdict : mission accomplie !

Clarence Pitz nous emmène cette fois vers l'île interdite de North Sentinel, dans le golfe du Bengale. Marie Seghers, une riche héritière belge, survit miraculeusement à une expédition sur cette île où l'accès est strictement prohibé. À l'inverse de son frère, son fiancé et leur guide, assassinés à coups de flèches par le peuple isolé qui y vit. Alors que l'inspecteur indien Narayan, fervent défenseur des peuples protégés, est déterminé à faire de Marie un exemple pour cette intrusion tragique, son avocate Parvadhî va se plonger dans le dossier. Ses recherches vont la mener sur les traces d'une affaire très ancienne, celle du "tueur à la torche", un criminel qui assassinait des enfants intouchables et qui vient justement d'être libéré.

J'ai été absorbé par cette histoire qui parvient à mêler avec brio thriller psychologique, découverte d'une culture et enquête passionnante. L'histoire est marquante et soulève de véritables questions sur l'arrogance de notre monde "civilisé". La plume est sombre, précise et profondément immersive. L'autrice s'appuie sur des recherches rigoureuses qui se ressentent à chaque page, traitant le sujet avec beaucoup d'intelligence. Les personnages sont nuancés et réalistes, de la pugnacité de la jeune avocate Parvadhî à la détresse d'une Marie meurtrie. Le rythme, avec son alternance entre l'enquête actuelle, les liens mystérieux avec les crimes passés et les allers-retours entre l'Inde et la Belgique, crée une tension redoutable qui ne faiblit jamais.

"D'où personne ne revient" est un thriller que je recommande évidemment, le roman maîtrise parfaitement les codes du genre avec un suspense implacable et une réflexion morale passionnante.

TU BOUQUINES, AUDE BOUQUINE

Par Aude, du blog : aude-bouquine.com

« L'île hallucinée » de Julien Freu

Éditions Actes Sud - Parution le 4 Mars 2026 - 336 pages



Avec ***L'île hallucinée***, Julien Freu clôt sa trilogie des Nineteens commencée avec ***Ce qui est enfoui*** et suivie par ***Hors la brume***. Nous sommes toujours dans les années 90, mais cette fois sur une île battue par les vents. Une disparition d'enfant fend l'apparente tranquillité de la communauté insulaire d'Hurlin. Deux enfants, Anh et Jonas, alertés par un chien, découvrent un corps. Mais la dépouille disparaît mystérieusement et le chien s'avère être mort depuis vingt ans. Assez vite, l'enquête se heurte à l'imaginaire collectif qui s'emballe, nourri de légendes et de créatures appelées « Ouinkiz ». Durant quatre années, le roman suit des adultes « enquêteurs », et des enfants pris dans une spirale où les secrets, la peur et la violence contaminent tout.

L'île hallucinée devient alors un théâtre nourri de mythes et de manipulations. Dès le commencement, quelqu'un attend dans les coulisses. Le pays d'Oz traverse le roman et devient une clé que l'on retourne dans toutes les serrures. « *I've a feeling we're not in Kansas anymore*. » Soyez vigilants, entre réalité et illusions, Julien Freu nous entraîne dans une histoire où croire ce que l'on voit serait une erreur de débutant.

L'île d'Hurlin n'est pas un cadre posé là pour faire couleur locale. Elle est d'une beauté un peu vénéneuse qui laisse une sensation de danger diffus. L'océan n'est pas plus rassurant, les forêts cachent des zones d'ombre et même les maisons semblent avoir une mémoire. Julien Freu crée ici une atmosphère qui fait du

paysage un organisme vivant. Les descriptions sont d'une beauté à couper le souffle sans jamais omettre d'y insérer le côté inquiétant qui fait de ***L'île hallucinée*** un lieu à part.
Posez sur ce lieu un filtre des années 90 et vous serez envahis par une texture et un rythme différent. Car, en 1996, on avait peur autrement. Les rumeurs et les légendes des lieux reculés se transmettaient de génération en génération, sans aucune possibilité numérique de les vérifier. Sur l'île d'Hurlin à la beauté si déstabilisante qu'elle nous donne envie d'y rester, une machinerie plus complexe se cache derrière la splendeur du paysage qui fonctionne comme un rideau…

L'ensorceleur Freu accentue ce vertige en mélangeant les genres. Du roman noir. Du presque-fantastique. Du récit d'apprentissage. Au-dessus de l'intrigue plane une dimension plus introspective, plus littéraire aussi, qui autorise plusieurs degrés de lecture. Certes, l'intrigue est importante, mais dans ***L'île hallucinée***, il y a tellement plus de registres développés, qui chacun se nourrissent l'un l'autre. Un numéro de prestidigitateur où le lecteur ne sait jamais tout à fait ce qu'il doit ressentir. Donc, il ressent absolument tout. Magique !
À l'instar de ses précédents romans, l'enfance a une place prépondérante. Ce n'est pas l'âge de l'innocence, c'est l'âge de la croyance absolue, l'âge où l'on fabrique des rituels. Chuchotez un mot interdit trois fois, et le monstre apparaîtra. Anh et Jonas incarnent cette zone avec une justesse qui touche les étoiles. Ce sont des enfants d'avant la saturation permanente des écrans, des enfants qui construisent leurs mythes, et surtout qui valorisent l'amitié au-dessus de tout. Grandir dans ***L'île hallucinée***, c'est découvrir que le monde qui semblait magique est fait de portes condamnées et d'adultes qui arrangent les récits.
Pourtant, cette période bénie est celle où l'on veut encore croire qu'il y a un magicien… Le génie de l'auteur est d'avoir inséré dans son roman une pléthore d'allusions au pays d'Oz. Car, quand le monde fait trop mal, on préfère imaginer la présence d'un magicien à l'œuvre. Même imposteur, même monstrueux, pourvu qu'il donne une forme à ce qui n'en a pas. On se surprend alors à espérer que le monstre soit « vrai », parce que l'alternative, le réel nu, humain, est parfois insoutenable.

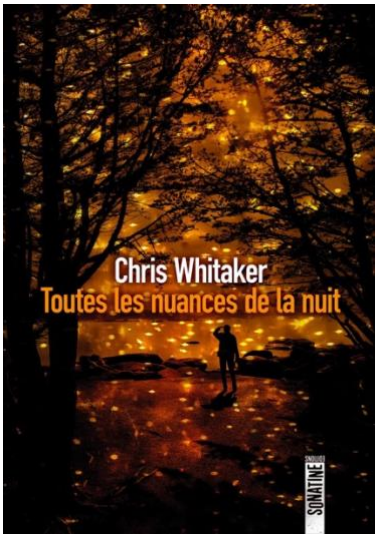
Même en 1996, l'horreur ne vient pas seulement des forêts ou des légendes… Elle vient de l'intimité du foyer. La maltraitance domestique est ici une matrice narrative, et explique la nécessité de se construire un ailleurs. Elle fait comprendre pourquoi certains personnages ont un besoin vital d'une histoire plus grande

qu'eux, car la légende devient un pansement (ou une armure). Derrière le rideau qui nappe ***L'île hallucinée***, il y a souvent un adulte qui chuchote et ferme doucement la porte. L'enfant s'en arrange, se tait, ou confond l'amour et la peur. Le texte montre comment la violence domestique fabrique des enfants capables de croire n'importe quoi, pourvu que cela donne un sens à leur douleur… Un monstre extérieur est souvent plus supportable qu'un monstre intime.
Dans ce genre-là, les Ouinkiz sont l'une des inventions les plus réussies du roman, parce qu'ils opèrent à plusieurs niveaux simultanément. Il y a l'efficacité narrative pure (silhouette, couleur, apparition), mais leur vraie puissance est d'une tout autre nature. La communauté de l'île fabrique ses monstres pour éviter de regarder ses propres crimes. Julien Freu a fait le choix de décrire la rumeur comme un être vivant. Un récit naît, se propage, mute en passant de bouche en bouche, acquiert une certitude et finit par avoir valeur de fait. L'hallucination collective devient une stratégie de cohésion.

Ainsi, les Ouinkiz du roman deviennent les grandes illusions d'Oz. Leur couleur jaune agit comme une balise viscérale.

Une île peut avoir ses mythes et ses monstres fabriqués de toutes pièces, mais elle n'existe vraiment que par ceux qui la traversent. Les personnages créés dans ***L'île hallucinée*** sont d'une épaisseur si remarquable qu'ils en deviennent inoubliables. Julien Freu n'en fait pas des héros. Ils existent avec leurs contradictions, leurs manières très particulières de tenir debout dans un monde qui penche. Ils sont vrais. En chacun, on se reconnaît d'une façon ou d'une autre.
Louen incarne le flic qui porte l'enfance en lui. Il avance avec une fatigue qui ne date pas d'hier, une de celles qui ont appris tôt à tenir debout. Il est attachant, car il n'est pas exemplaire. Il est traversé par la colère, par une honte tenace, par un rapport compliqué à la douceur. Il n'est pas là seulement pour rétablir l'ordre. Il sait que celui-ci peut être une mise en scène, et qu'il faudra peut-être renverser le décor pour atteindre quelque chose de vrai. Il refuse d'être hypnotisé par la façade d'Oz.

Dozert, lui, est la vraie surprise de ***L'île hallucinée***. Julien Freu lui a donné l'humour comme super pouvoir. Dozert déborde. Dozert fonce. Dozert ne se laisse pas avaler par le décor. Il empêche l'histoire de se prendre pour une légende. Ses répliques ont de la chair et du mordant. Il est donc l'inverse du magicien d'Oz, puisqu'il donne des coups dans le décor. Pour le lecteur, Dozert a une fonction émotionnelle précieuse, car il offre un souffle et un rire qui empêchent l'étouffement.



Quant à Anh et Jonas, ils sont le cœur battant du roman. Ils partagent une loyauté brute, celle qu'on ne trouve qu'à cet âge où l'amitié est encore une question de vie ou de mort. Ils sont doux, ont un profond sens de l'amitié. Ce sont des personnages d'une perfection remarquable, aussi inoubliables que Patch et Saint (***Toutes les nuances de la nuit***). Ils nous renvoient à cette époque où nous avions leur âge : la nostalgie des lieux chéris, la sensation grisante de liberté et ces ombres, déjà là, qui commencent à s'étirer derrière soi. Ces deux protagonistes nous donnent envie de tendre les mains à travers les pages pour les retenir encore un peu…

L'architecture imaginée de ***L'île hallucinée*** rend le récit diablement efficace. Le roman avance par paliers inattendus, qui donnent l'impression d'une descente organisée. Chaque partie déplace le centre de gravité. D'abord la disparition, puis la montée du mythe, puis la plongée dans le lieu-source, enfin l'épilogue. Un peu comme si l'on suivait le mouvement d'une spirale jusqu'au lever de rideau final. Et chaque grande partie retire une couche d'illusion en livrant sa dose de révélations. L'épilogue démontre que la magie cachait autre chose…

Cette construction assez osée, puisque chaque partie nous sépare des personnages d'un an, fonctionne parce que le roman assume une ambition littéraire franche. Il est « écrit ». Sensoriel, nerveux dans l'action, ample dans la description, tranchant dans les dialogues. D'un point de vue narratif, sur la forme pure, l'écriture ose une présence presque physique. Elle s'impose avant même que l'on comprenne ce qu'elle dit. Chaque phrase reste juste.

Enfin, il me reste cette sensation que l'écriture de ce roman s'apparente à une séance de spiritisme. ***L'île hallucinée*** raconte ce que fait une histoire quand elle devient plus forte que ceux qui la portent. L'écriture de Julien Freu a quelque chose de « médiumnique » dans la mesure où elle convoque, elle appelle, elle fait revenir des voix qu'on croyait enterrées. Elle fait parler les fantômes. Les secrets changent de forme, et deviennent des silhouettes.

Et, un jour, quelqu'un écrit et raconte. Le récit devient alors l'endroit où le passé accepte enfin de se montrer parce qu'il n'en peut plus de rester derrière le rideau. Le pays d'Oz devient une mise en abyme de l'écrivain. Il est celui qui fabrique un monde, dresse les décors et règle la lumière. Le romancier, ce magicien, imposteur parfois nécessaire, crée une illusion pour que la vérité puisse être regardée en face.

Et, quand l'histoire s'arrête, on réalise à quel point on avait besoin d'y croire encore un peu.

Ce genre de monde, ouvert pour notre plus grand bonheur, adoucit les blessures les plus mordantes, pour, l'espace d'un instant, panser nos plaies. Le grand pouvoir de la littérature…

* * *

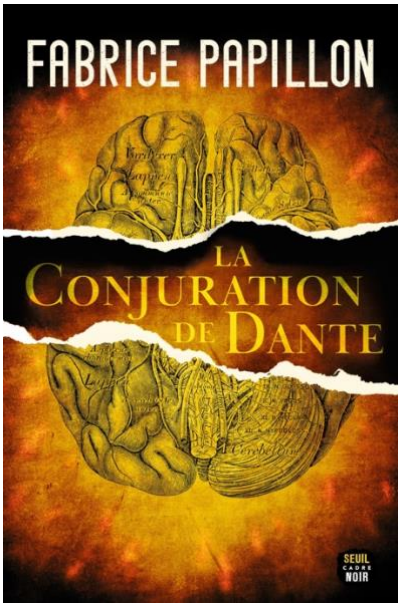
HISTOIRE D'Y CROIRE

Quand l'Histoire se mêle à l'histoire…

Par Charlène, du blog : unbonlivrealire.wordpress.com

« La conjuration de Dante » de Fabrice Papillon

Éditions Seuil - Parution le 8 Mars 2024 - 512 pages



Un complot sans précédent ! Une enquête de la commissaire Vernay sous haute tension. Un commando armé profane la tombe de Marie Curie et dérobe le cerveau momifié de la mère de la radioactivité. Le lendemain, le directeur adjoint du commissariat à l'énergie atomique meurt brutalement sous les yeux de la commissaire Louise Vernay. Tout porte à croire que le cerveau d'Einstein pourrait être la prochaine cible… Dans tous les cas, d'étranges messages faisant allusion à L'Enfer de Dante sont laissés sur les lieux par une mystérieuse organisation : Gyrum Novem. Ces crimes inexplicables sont le début d'un rébus macabre pour Louise. Une course contre la montre à travers toute l'Europe s'engage alors...

* * *

Albert Einstein, le vol de son cerveau et la bombe atomique

- Albert Einstein -

Albert Einstein est né en mars 1879 à Ulm, en Allemagne. Ses parents, Hermann Einstein et Pauline Koch, sont des juifs ashkénazes non pratiquants. Ils enseigneront le judaïsme à Albert, qui passera par des phases plus ou moins religieuses dans sa vie. Néanmoins, il se dit heureux d'appartenir au peuple juif.

Mais Albert, lui, sa vraie passion, c'est la science. À cinq ans, il découvre le fonctionnement d'une boussole. Et c'est ainsi que tout commence… Il va se former

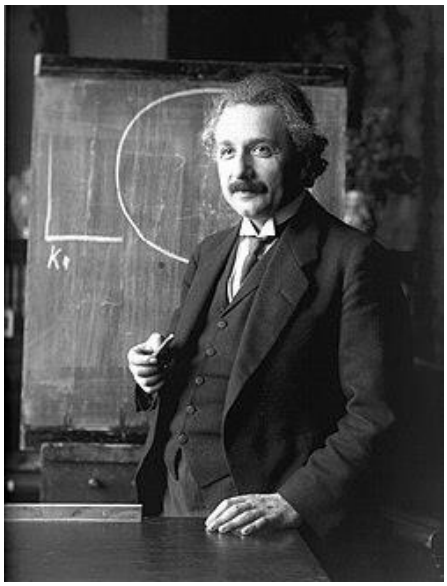
aux règles mathématiques en autodidacte pendant son adolescence, s'imprégnant de tout ce qu'il pourra pour augmenter son savoir sur sa passion mathématique. Le calcul différentiel n'a alors plus aucun secret pour lui.



Et pourtant, sa scolarité n'est pas un long fleuve tranquille. Il est qualifié d'étourdi, d'indiscipliné, et finit par être renvoyé à l'âge de 15 ans. Il rejoint alors ses parents en Italie, et demande l'abandon de sa nationalité allemande, et signe en même temps sa rupture avec la religion juive. Il finit par intégrer une école polytechnique en Suisse et finit par obtenir la nationalité.

À partir de 1901, il publie des articles scientifiques et continue ses recherches en parallèle de son emploi, jusqu'à obtenir un doctorat en 1906, puis devenir professeur à l'université en 1909 et enfin membre de l'académie des sciences en 1913. Entre temps, il est invité à des congrès qui rassemblent les plus grands scientifiques et se fait une place dans le milieu grâce à ses découvertes.

Il retourne ensuite en Allemagne et obtient un poste à Berlin, qui lui permet de vivre de ses recherches. Il s'affichera également comme pacifiste dès le début du conflit de la Première Guerre Mondiale, ce qui lui vaudra des attaques dans les années 1920. Avec la montée d'Hitler au pouvoir, il finira par quitter l'Allemagne, sa tête mise à prix et sa maison pillée.



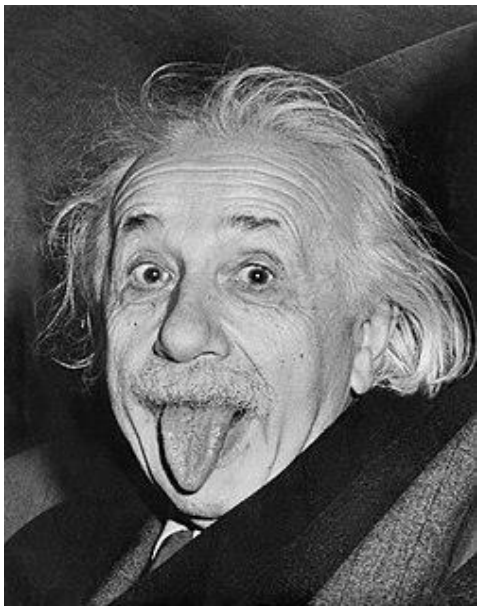
Dans le même temps, il publie un livre concernant ses travaux sur la gravitation et la relativité. Il obtient un prix Nobel de Physique en 1921, puis lauréat de la médaille Copley et de la médaille Franklin. Il finit par emménager aux USA, et poursuit ses travaux qui permettront l'élaboration de sa théorie globale des champs, aujourd'hui au cœur de la recherche fondamentale.

En 1939, poussé par d'autres scientifiques, il écrira une lettre à Roosevelt, évoquant alors la puissance de la bombe atomique et les dégâts qu'elle pourrait faire. Lettre qu'il regrettera toute sa vie, car elle poussera les États-Unis à la développer, alors que son but était de les dissuader.

Albert Einstein décèdera en 1955 d'une rupture d'anévrisme de l'aorte abdominale. Et ce fut au moment de l'autopsie que son cerveau fut volé…

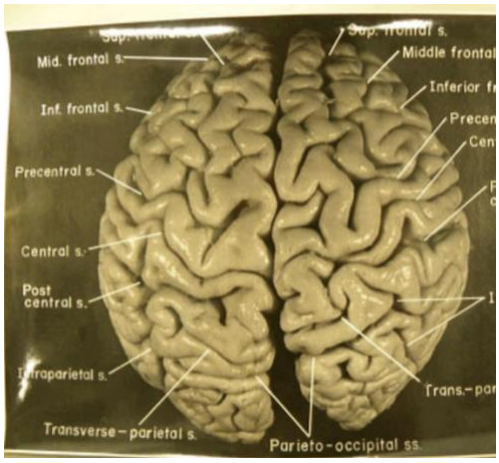
- Le vol de son cerveau -

Le 18 Avril 1955, Albert Einstein décède à l'âge de 76 ans. Des douleurs abdominales la veille poussent la famille à demander une autopsie, tout en réclamant le corps du physicien assez rapidement afin de pouvoir le brûler et disperser ses cendres dans un lieu tenu secret, selon les dernières volontés d'Albert Einstein.



Ce qu'ils n'avaient pas prévu, c'est que le Dr Thomas Harvey, en charge de l'autopsie, allait prélever le cerveau d'Einstein, sans autorisation, et le disséquer. Car oui, il voulait savoir ! Quel était le secret de fonctionnement du cerveau d'une des personnes les plus intelligentes sur Terre ? Était-il différent des autres ?

Première constatation, l'intelligence d'un homme ne se juge pas selon la taille de son cerveau. Car oui, celui d'Albert Einstein était plus petit que la moyenne, avec 1230gr au lieu de 1350gr en général chez un homme. Suite à la pesée, séance photo. Plusieurs dizaines de clichés sont pris du cerveau, sous toutes ses coutures… Et enfin, place à la dissection. Découpé en 240 morceaux, le cerveau d'Einstein se disperse ainsi en des centaines de lamelles pour microscope : douze lots d'une centaine de lames scientifiques chacun. Et hop, envoi vers les collègues pathologistes de Thomas Harvey. Il faut bien s'y mettre à plusieurs pour tenter de dénouer les raisons d'un tel génie. Et pourtant, aucune publication scientifique ne paraît. Et l'étude du cerveau du physicien tombe dans l'oubli, malgré le battage médiatique dont les journaux avaient fait preuve au moment du vol.



Pendant près de 20 ans, plus personne n'en parle. C'est le rédacteur en chef du New Jersey Monthly qui va mandater son jeune journaliste, Steven Levy, de retrouver le


Dr Thomas Harvey

cerveau d'Einstein. Et c'est chose faite. Il va remonter la piste du Dr Harvey jusqu'au Kansas, et découvrir qu'il a conservé les derniers morceaux dans des bocaux en verre. Son article va permettre de relancer les études scientifiques et certaines choses ressortent de cette étude. Les circonvolutions du cortex cérébral (couche externe) d'Einstein sont plus complexes que la moyenne dans certaines zones spécifiques, dont le cortex préfrontal (raisonnement et planification) et les lobes pariétaux (mathématiques et repérage dans l'espace). En effet, ces derniers contiennent un plus haut taux de cellules qui servent à protéger les neurones, et des repliements plus complexes, ce qui sous-entend davantage de connexions.

Autrement dit, le cerveau d'Albert Einstein est bien différent de la norme, et on peut plus facilement attribuer son génie à la complexité de son cerveau et la quantité de connexions neuronales, plutôt qu'à une taille supérieure à la moyenne.

Un génie donc, mais à la réputation ternie. En effet, le « père de la bombe atomique » ne l'était pas vraiment…

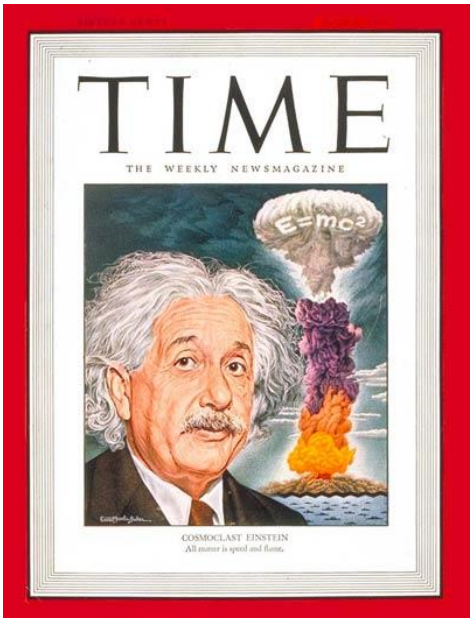
- Einstein et la bombe atomique -

Dans les années 20, Albert Einstein collabore avec Leo Szilárd. Et c'est cette rencontre qui va le lancer sur la conception de la bombe atomique. En effet, en 1933, Szilárd découvre le principe de la bombe atomique : un neutron provoque la fission du noyau d'un atome, qui libère alors d'autres neutrons causant à leur tour d'autres fissions. Une réaction en chaine qui libère l'énergie nucléaire et peut entraîner des


Einstein et Szilárd

dégâts énormes. Et tout ça, à partir de la théorie de la relativité, découverte par Einstein.

Au début de la seconde guerre mondiale, Szilárd est persuadé que les nazis vont réussir à développer cette arme destructrice. Il demande donc à Albert Einstein de co-signer une lettre à destination du président Roosevelt, lui conseillant de se méfier de nouvelles bombes très dangereuses et potentiellement aux mains de l'ennemi. Lettre qui aura un effet contraire, car elle conduira à la création du projet Manhattan, et donc à l'armement nucléaire de certains pays, dont les États-Unis.



C'est ainsi, et seulement ainsi, qu'Albert Einstein a été intégré au projet Manhattan et au bombardement d'Hiroshima et de Nagasaki. En effet, le FBI refusait son intégration au projet classé secret défense, à cause de son passé radical. Et pourtant son nom reste à jamais associé à la bombe atomique, notamment à cause de sa découverte de la relativité et de sa fameuse formule : $E = mc^2$. Bien que par la suite, il ait tenté de prévenir l'humanité des dangers du nucléaire, c'est malheureusement son visage qui reste associé à la bombe, notamment à cause de la une du Time Magazine.

* * *

Dans une ambiance actuelle, sur fond de nouvelle guerre mondiale, la question de l'armement mondial de la bombe atomique reste un vaste sujet propice aux controverses. Devons-nous désarmer les pays la possédant ? Comment contrôler la création sauvage de bombes par des pays n'ayant aucune autorisation ? La dissuasion nucléaire sera-t-elle suffisante pour éviter une destruction massive de la planète ?

MUSIQUE ET MOI

Par Sylvain (Bestofbad)

« Sans mon café du matin, je suis juste comme un morceau de chèvre rôtie séchée. »
Jean-Sebastien Bach



© photo : Marc Schaub

“Cho Ka Ka O
Cho chocolat
Si tu me donnes des noix de coco
Moi je te donne mes ananas
Cho Ka Ka O
Cho cho cho chocolat
Rikiki tes petits kiwis
Les babas de mes baobabs
Cho Ka Ka O
Cho chocolat »
Annie Cordy

« Je ne veux pas beaucoup de choses pour Noël
Il y a seulement une chose dont j'ai besoin
Je me fiche des cadeaux
Sous le sapin de Noël
Je te veux juste pour moi toute seule
Plus que tu ne pourrais le penser
Fais que mon vœu se réalise
Je ne désire que toi pour Noël
Seulement toi...”
Artiste à deviner comme la chanson, le trouveur aura droit à :

Toute mon estime.

Huitième auteur sur le grill du questionnaire de Proust chinois, un homme que j'ai rencontré et lu grâce au parrain de La revue du noir, donc merci Jacques.

Cet homme, assez discret et élégant, a des ancêtres connus qui lui ont servi à écrire son premier thriller historique. Certains l'appellent le Dan Brown mais je préfère l'appeler le Clive Cussler français, vous avez deviné c'est bien sûr Monsieur Alexandre Murat. Allez, on découvre les liens entre Alexandre et la musique.

* * *

Écouter de la musique en écrivant ?

Je n'y arrive pas ! La musique est un plaisir en soi, et quand j'écris j'ai besoin de concentration. Donc pas de musique pendant l'écriture !

Écouter de la musique en lisant ?

C'est déjà plus faisable. Je peux lire avec une musique de fonds. Ma femme écoute beaucoup de musique, donc cela m'arrive de lire avec un fond musical.

Si tu étais un genre de musique ?

Rock français.

Si tu étais un groupe de musique ?

Indochine. J'adore leur retour après des décennies de silence.

Si tu étais une chanson triste ?

L'aigle noir, Barbara.

Si tu étais une chanson rigolote ?

Pierre Perret, *le zizi.*

Titre de la 6ème chanson de ta playlist du moment ?

Blinding Lights, The Weeknd.

Quel est la musique qui pourrait être ta sonnerie de téléphone ?

La musique de l'arrivée de Dark Vador dans Star Wars

As-tu une reprise que tu préfères à l'original ?

Bad Guys, The Interrupters.

La chanson que tu préfères dans l'année de ta naissance ?

Si on chantait, de Julien Clerc.

Casques sur les oreilles ou enceinte Bluetooth ?

Casque sur les oreilles. Meilleure immersion musicale.

Sous la douche, sourdine ou tue-tête ?

Sourdine. Je réfléchis beaucoup sous la douche, pas le temps de chanter !

Si tu étais un instrument de musique ?

La guitare.

Si tu étais un musicien, une musicienne ?

Eric Clapton

Dernier concert ?

Rodrigo y Gariela à la Cigale.

Premier coup de cœur musical ?

C'était il y a bien longtemps, et nous étions bercés par ses chansons lorsque nous étions petits : Charles Trenet.

Si tu étais le disque ultime à acheter ?

Thriller de Michael Jackson.

Si tu étais une bande originale de film ?

Docteur Jivago, Maurice Jarre.

Les paroles d'une chanson que tu connais par cœur ?

Je chante de Charles Trenet (voir réponse plus haut sur les souvenirs d'enfance !).

Les paroles d'une chanson que tu regrettes de connaitre par cœur ?

Pas d'exemple à donner !

Titre d'un album qui résume ton parcours littéraire (oui ça demande un peu de recherche) ?

L'aventure c'est l'aventure (Johnny Halliday)

Mozart ou Bach?

Mozart.

AC/DC ou AC/DC ?

AC/DC bien sûr.

La musique que te fait danser aussitôt les premières notes ?

En ce moment, le remake de la chanson *les oies sauvages* de Yann Muller.

Vinyle, cd, mp3, plateforme ?

Plateforme. Spotify et Amazon Music.

Alors heureux ?

Évidemment. Je vis un rêve éveillé !

La musique que tu associes avec un moment heureux de ta vie ?

Nos Célébrations, Indochine. Ce morceau m'a accompagné lorsque j'ai franchi la ligne d'arrivée du marathon de Paris il y a 3 ans.

Question du grill précédent de Céline Servat : Quelle place a la musique dans ta vie ?

J'ai une relation ambivalente avec la musique : soit j'en écoute très peu car j'ai besoin de vrais moments de silence (qui sont rares lorsque l'on a 5 enfants…), soit j'en écoute beaucoup pour m'évader. Ce n'est pas une relation continue, mais plus par à-coups.

Pour finir, la question que tu aimerais que l'on pose au prochain auteur ?

Y-a-t-il une musique que tu associes au titre de l'un de tes romans ?

* * *

PASSION SFFF

Par Nicolas, du compte Instagram : @critiquedepoche

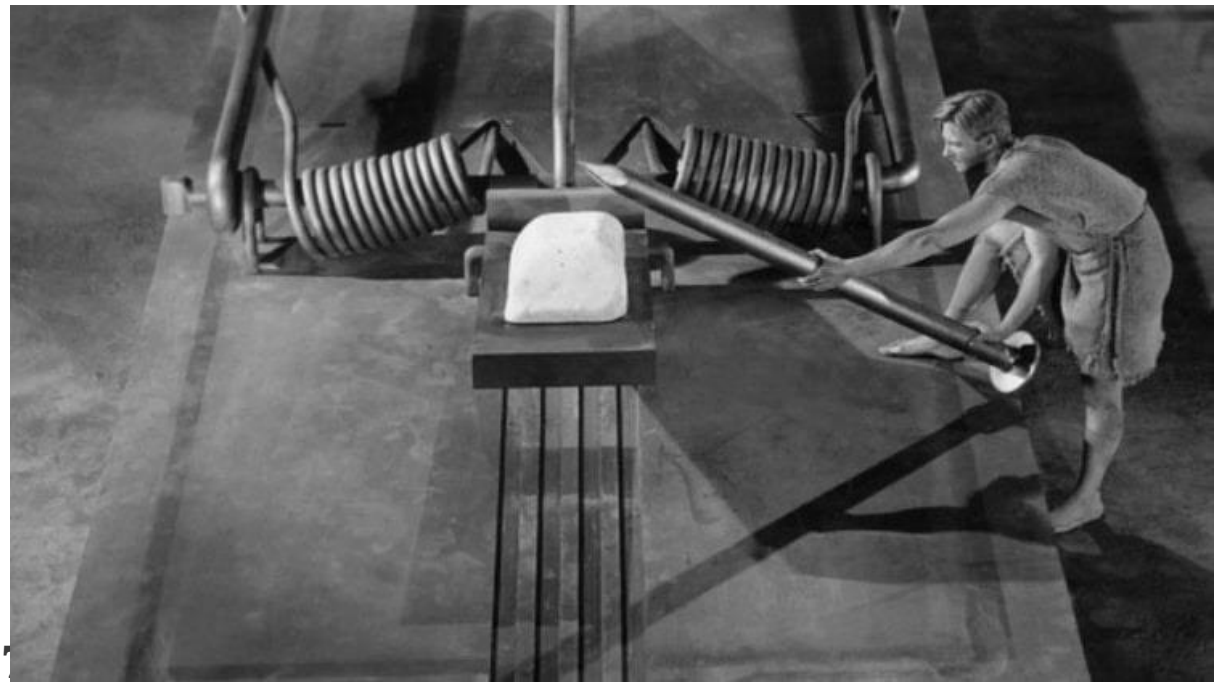
- « L'homme qui rétrécit » de Richard Matheson -



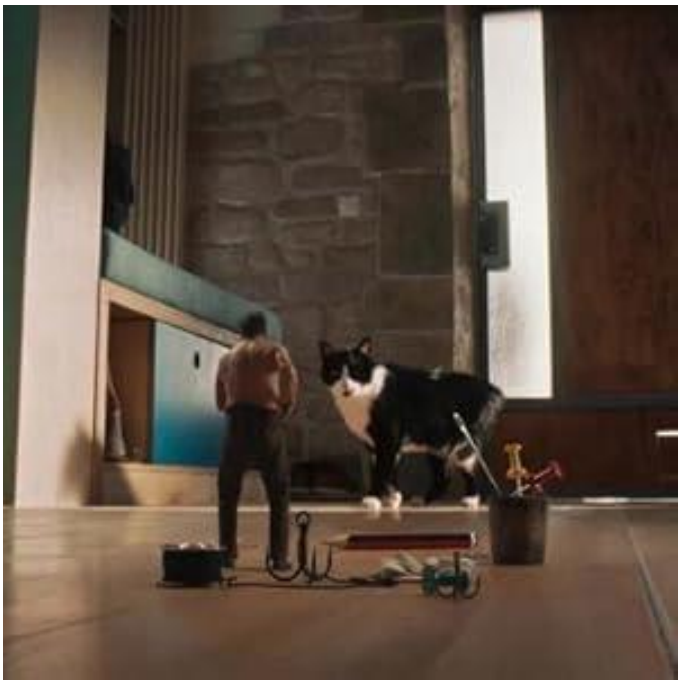
Sûrement plus connu pour son roman *Je suis une légende*, Richard Matheson avec ce roman nous montre qu'il aime confronter un homme isolé à une situation cauchemardesque.

L'histoire nous plonge dans le quotidien de Scott Carey, un homme tout ce qu'il y a de plus ordinaire. À la suite d'une exposition accidentelle à un nuage radioactif couplé à un insecticide, il se rend compte que ses vêtements sont devenus trop grands. Le diagnostic tombe, implacable ! Il rétrécit de quelques millimètres chaque jour.

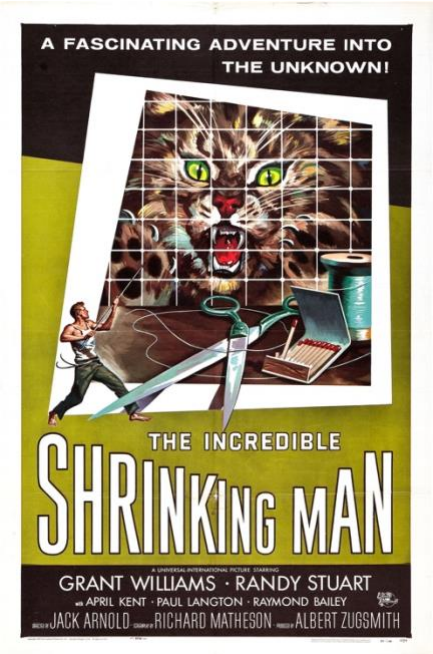
Ce qui fait l'originalité et la force de ce récit, c'est sa construction. Le roman alterne constamment entre deux temporalités. D'un côté, un présent en quasi huis clos dans la cave de sa propre maison, où Scott, réduit à la taille d'un insecte, livre une bataille épique et désespérée pour sa survie contre une redoutable veuve noire. De l'autre, des flashbacks nous racontent sa lente descente aux enfers, explorant sa vie à différentes tailles, palier par palier.



J'ai vraiment accroché à ce roman particulièrement oppressant, dont la mécanique narrative fonctionne à merveille. Grâce à cette alternance, le rythme ne faiblit jamais. L'auteur ne s'attarde pas sur le jargon scientifique, mais joue sur le contraste glaçant entre l'action pure de la cave, digne d'un thriller de survie angoissant, et la tragédie psychologique du passé. On assiste, centimètre par centimètre, à la dégradation de son quotidien. J'ai été fasciné par l'évolution du personnage, voyant Scott passer de la rage, de l'incompréhension et d'un profond sentiment d'émasculation face à sa femme, à un instinct de survie purement primitif face aux dangers d'un monde devenu titanesque.



L'homme qui rétrécit est une bonne lecture SF , un récit à la fois haletant et intelligent. Tout comme pour *Je suis une légende*, Richard Matheson utilise un point de départ fantastique pour livrer une réflexion vertigineuse sur la condition humaine, la solitude et notre place face à l'infiniment grand. Ce livre m'a comme souvent donné envie de découvrir ses adaptations cinématographiques,que ce soit le classique de 1957 réalisé par Jack Arnold ou la version de Jan Kounen avec Jean Dujardin sortie fin 2025 et disponible depuis peu sur les plateformes pour voir comment ce huis clos haletant et cette lente déconstruction psychologique ont pu être transposés à l'écran.



Voici l'heure des remerciements…

Merci à tous d'être présents pour ce neuvième numéro de la revue. Merci pour votre enthousiasme, vos partages, vos encouragements. Merci d'avoir fait des premiers numéros un moment de partage incroyable !

Merci à Jacques Saussey, notre parrain.

Merci à tous ceux qui ont participé à ce numéro, de près ou de loin, en donnant un peu (beaucoup) de leur temps et de leur énergie pour répondre au timing serré et aux exigences un peu plus poussées.

Merci à tous les chroniqueurs, mais aussi aux auteurs qui ont pris le temps de répondre à nos questions, des fois aussi tordues que leurs romans. ☺

Merci à tous, pour votre soutien, vos idées et votre engouement.

C'est grâce à vous tous que la revue existe. Car sans chroniqueurs et sans lecteurs, sans auteurs pour écrire les histoires, tout cela n'aurait pas lieu d'être.

On se retrouve très vite pour un nouveau numéro.

Charlène

Contact : larevuedunoir@gmail.com